

LE PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

7^e Année — N° 314

1 fr. 50

16 PAGES

Tous les Jeudis

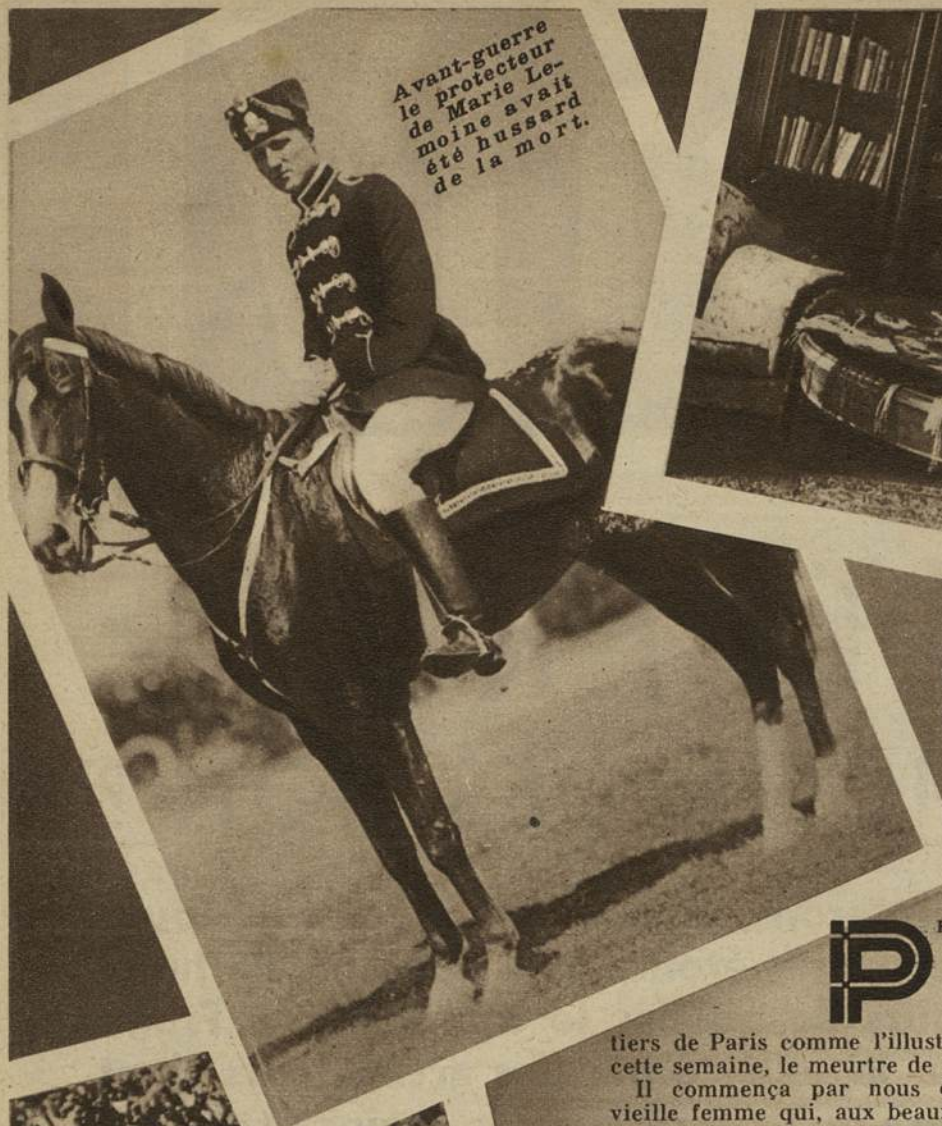
1^{er} Novembre 1934

DETECTIVE

L'INTENDANT FROGÉ EST-IL UN ESPION ?

Nous projetterons, la semaine prochaine, toute la lumière sur les étonnantes audiences à huis-clos au cours desquelles le commandant Frogé fut mis sur la sellette par des accusateurs dont on peut dire qu'ils sont pour le moins étranges.





Elle menait joyeuse vie dans une luxueuse hacienda (ci-dessus), entourée d'un parc magnifique (en haut, au centre).



P

EU de faits divers illustrent la vie mystérieuse des quar-

tiers de Paris comme l'illustra pour nous, cette semaine, le meurtre de Mme Cormon.

Il commença par nous découvrir une vieille femme qui, aux beaux jours, allait parfois s'asseoir sur un banc du boulevard des Batignolles, comme le font toutes les vieilles femmes pauvres et les clochards. C'était Mme Cormon, veuve du célèbre Fernand Cormon, commandeur de la Légion d'honneur, membre de l'Institut.

Cormon, homme illustre, correspondant de presque toutes les académies du monde, objet des sarcasmes des jeunes peintres — ce qui est la monnaie de la popularité — avait été — que l'on retienne bien cette circonstance en pensant au sort que Mme Cormon devait subir — avait été écrasé par une automobile en 1924, au coin de la rue de Rome et du boulevard des Batignolles.

En changeant de destinée, Mme Cormon changea d'existence. Contrainte d'abandonner son vaste atelier de la rue de Moscou — un atelier où des rois furent reçus et posèrent — elle dut se réfugier dans un appartement plus modeste du boulevard des Batignolles — le boulevard qui avait déjà vu son mari mourir.

Elle n'avait plus de domestiques : une Italienne venait faire chaque jour son mé-

nage. Quête dans son modeste logement, discrète à l'égard de ses voisins, ne les recevant qu'avec circonspection, elle ne se trouvait bien, semblait-il, que dans son grand jardin de la rue, le square tout proche.

Son boulevard ! Il la transformait. Elle, si prudente, redevenait, dès qu'elle l'absorbait, la femme du peintre, habituée au laisser aller des ateliers, aux confidences de salon, à la fraternisation avec le premier venu. Des inconnus s'asseyaient à côté d'elle, essayant de bavarder de compagnie, comme on le fait en plein air. Elle s'ouvrait alors librement, se retrouvant dans l'aventure une autre femme, leur disant avec simplicité ses affaires.

Elle avait quatre-vingts ans, l'âge où son mari était mort.

Voilà ce que commença par nous montrer un fait divers. Il continua par nous faire apercevoir un personnage de moins d'importance, une des voisines de Mme Cormon, interrogée comme toutes les voisines au soir du crime.

Elle se nommait Marie Lemoine. On savait qu'elle était manucure, mais aussi qu'elle avait eu une autre et peut-être grandiose destinée. Elle habitait tout à côté de la femme du peintre et, comme elle prétendait avoir des goûts pour les arts, elle venait parfois s'entretenir avec Mme Cormon, de peintures et de chefs-d'œuvre. Elle était élégante et jolie, pauvre et recherchée comme toutes les belles filles de Montmartre.

Voilà tout ce qui aurait pu se voir dans la tranquille maison qui porte le n° 19, sur le boulevard des Batignolles, avant le drame.

Le drame survint. Marie Lemoine ne fut pas la dernière à en montrer de l'étonnement. Vers neuf heures, on avait vu Mme Cormon vaquer à ses affaires. Un peu plus tard, elle brossa un tapis, ferma ses persiennes et le silence se fit chez elle. On la crut sortie. Ce n'est que dans l'après-midi que ses voisins s'inquiétèrent. Ce n'est que vers le soir que l'on se décida à forcer sa porte, et Marie Lemoine y poussa. Une vieille femme ! Que ne peut-il arriver à une octogénaire qui vit seule ?...

La porte d'entrée n'était que poussée. Les clefs étaient restées à l'intérieur, dans la serrure. On commença par voir un corps étendu dans la salle à manger ; puis, s'approchant, on découvrit que Mme Cormon était ensanglantée, qu'elle avait eu la gorge ouverte, qu'elle avait d'effroyables plaies à la tête.

On appela. La fille de Mme Cormon, Mme Couderc, arriva, éplorée. Le vol était certainement le mobile du crime. Des bijoux manquaient, des bagues enchâssées de diamant, ornées de rubis, des boucles d'oreilles, beaucoup de bijoux anciens, souvenirs de tendresse et d'amour, cadeaux de toute une vie. Il manquait aussi de l'argent. Quelle somme ? Cent, deux cent mille francs ? Mme Cormon ne gardait-elle pas toute sa fortune avec elle ?

Qui avait tué ? Ne serait-ce pas le jeune homme qu'un dimanche, j'ai vu entrer chez elle ? dit un voisin.

Si l'on n'avait pas trouvé la meurtrière de Mme Cormon, n'aurait-on pas dit, obéissant à un état d'esprit qui, plus que jamais, a cours, qu'elle avait été assassinée par un gigolo ?...

La nuit passa. Les policiers, le commissaire Guillaume, l'inspecteur-principal Moreux, les brigadiers-chefs Piquet, Holzer, les inspecteurs Boilet, Petit, Richard, le commissaire Couturier, le juge Lanoir, étaient perplexes.

On ne constatait pas d'effraction. On n'avait retrouvé aucune arme sur les lieux du crime. On se contenta de relever des empreintes. On alerta tous les marchands de bijoux de Paris, joailliers aussi bien que d'antiquaires et marchands à la toilette. Maintenant, il fallait, en ne partant que d'un peu de choses, retrouver un criminel.

Et comme c'était midi, jeudi, un homme qui n'était nullement attendu se présenta à la Police Judiciaire.

UN DÉNONCIATEUR

— Je me nomme Antoine Nicolai. Je suis né à Sartène. Je suis changeur de cercle dit-il.

Il déposa un paquet sur la table des commissaires, l'ouvrit. On en vit tomber des bijoux. On y vit une liasse de titres de billets.

— Voici, poursuivit Nicolai, je suis un homme embêté. Je viens d'apprendre qu'un crime a été commis ce matin, boulevard des Batignolles. Or, justement, on m'a apporté, hier soir, des bijoux, des billets, des titres qui viennent de cette maison-là.

— Qui vous a apporté cela ? s'enquit M. Guillaume.

Nicolai s'embarrassa dans des explications confuses.

— C'est que j'ai une amie dans cette maison-là, Marie Lemoine, une manucure.

On le poussa à bavarder plus encore. On sut rapidement que c'était Marie Lemoine qui lui avait apporté les bijoux, les titres et les bijoux...

— Où est-elle ? questionna M. Guillaume.

Nicolai alla jusqu'au bout de l'infanterie. Il avait rendez-vous, ce même matin, à un bar du Faubourg-Montmartre, avec Marie...

Les policiers mirent leur chapeau, sortirent. Leur auto les arrêta à Montmartre. Nicolai, qui les avait accompagnés, leur montra, assis à une table du bar, la criminelle...

Le temps d'alerter le garde de la paix de faction au refuge pour qu'il complât la surveillance, et les spectateurs et commissaires s'égaillèrent.

Ils attendaient que Marie Lemoine sortît du bar. Ils tinrent à réter sans scandale.

Ils craignaient des manifestations, mais ne manquaient pas de se...

Avec M. P. (ci-dessus gauche), lors de leur séjour au Mexique. Marie Lemoine se livrait à des joies fastes de la chasse à cour.



Sur la plage (ci-dessous) ou à bord des transats (ci-dessus), elle multipliait les flirts.

Des orgies continuelles lui détraquaient le cerveau.



Le Faubourg- Montmartre quand on l'arrête une fille. Le brigadier-chef Piguet fut chargé de l'aborder. Il avait fait arrêter un taxi au bord du trottoir. Il appela Marie par son nom.

— Ne me reconnaissez-vous pas ? Elle lui tendit la main. M. Priolel avait autrefois perquisitionné chez elle, quand elle dirigeait un institut de beauté dou- Des lieux. Elle faisait une confusion.

— Venez avec moi, dit M. Piguet. Le taxi les emporta. D'autres inspecteurs se rejoignirent. Marie Lemoine était pri- sonnière.

On ne lui reprocha rien, tout d'abord. On l'interrogea sur sa vie. Elle en rappela des différentes péripéties, ses débuts de mannequin, un voyage au Mexique, ses a- vances, ses jours de fortune et son existence maintenant problématique...

— Et c'est vous, n'est-ce pas ? qui avez été Mme Cormon, insinua M. Guillaume.

Elle commença par nier. Elle ne se sa- vait pas vendue. Elle se troubla un peu lorsqu'on lui montra les bijoux que Nicolaï venait de remettre et que Mme Coudere avait, depuis le matin, reconnus. M. Guil- laume, qui sait être paternel quand il le faut, lui fit bientôt comprendre qu'il savait tout. Elle pleura.

— C'est moi, dit-elle. Je vais tout vous dire.

Elle parla. On a rappelé ce que furent ses confiden- ces. Elles dressèrent, aux yeux des por- tants, une vie extravagante et si bien mouvementée, son ascension et son vertige. Disons, avant de pousser plus loin nos explications, que, à cette minute, Marie Le- moine ne savait pas encore que Nicolaï ve- nait de la trahir.

Elle le mit en cause, mais sans trop l'ac- cuser.

— Je l'aimais, dit-elle. Nous n'avions plus rien. A chaque instant, il me disait qu'il lui fallait de l'argent. Je lui avais ra- conté que Mme Cormon, ma voisine, en avait : « Va chez la vieille. Prends tout », disait-il.

— Ne mentez pas, interrompit M. Guil- laume. Nicolaï nous a assuré qu'il est in- nocent de tout et qu'il voulait éviter toutes ces histoires.

Elle se rebiffa.

— Il m'avait dit de mettre des gants en caoutchouc pour ne pas laisser des em- preintes...

Elle poursuivit :

— Je suis allée chez Mme Cormon au début de l'après-midi. Elle m'a parlé de peinture. Je la surveillais. Je pensais à la voler. Elle s'est baissée. J'ai vu sa nuque. J'étais comme obsédée. Huit jours plus tôt, devant elle, j'avais eu déjà la même obses- sion. J'eus envie de partir tout de suite. J'entendis la voix de Nicolaï qui me répé- tait : « Il me faut de l'argent ». Je me suis sentie devenir folle. J'ai pris dans mon sac mon scalpel de pédicure. Je lui en ai donné un coup à la gorge, puis d'autres coups. Elle est tombée.

Il avait fallu insister pour qu'elle don- nât tous ces détails. On voulut lui faire dé- noncer à son tour le maître de ses volontés criminelles.

— Je suis allée chez Dominique Galotti, où se trouvait Nicolaï, reprit-elle. Je lui ai donné les bijoux et l'argent. J'ai tout lais- sé sur le lit. Il ne m'a rien demandé...

— Il savait tout, n'est-ce pas ? s'enquit posément M. Guillaume.

L'amoureuse se cabra :

— Il ne savait rien, dit-elle. Il m'avait conseillé de voler, mais non de tuer. Je le jure.

Toutes les questions qu'on lui posa sur ce sujet furent inutiles. Elle répéta encore, tandis qu'on l'entraînait chez le juge :

— Je le jure...

CONFESION

Maintenant, assise dans un fauteuil, en face du juge, Marie Lemoine, griffant le mouchoir qui gonfle sa main crispée, fait le récit de sa vie.

Un greffier écrit :

— Je suis née le 1^{er} mars 1900, à Rume- lange, dans le Luxembourg, dit-elle.

Une succession d'images naissent dans le cabinet de M. Lanoire...

Les Lemoi- ne tenaient un petit esta- minet à Valroy- Mondeville, près de Luxembourg. La pauvre Marie y vécut parmi les ouvriers des usines. Son père, syphilitique, était le plus bel ivrogne du pays. Marie Lemoine se souvenait surtout des coups qu'il lui avait donnés. Les rudes ouvriers la trou- vaient gentille, au contraire. Elle n'avait pas sept ans qu'elle allait avec eux, der- rière les meules...

A onze ans, on en fit une bonne. Elle servait une épicrière, à Monville, en Meurthe- et-Moselle. Elle fit là sa communion. Elle était occupée aux travaux du ménage et elle blanchissait aussi le linge des voisins. Ma- rie Lemoine retrouva là un amant : le fils d'un boucher qui lui apprit, mieux que ne l'avait fait son père, à être battue. Son sang coula pour la première fois. Elle avait reçu un coup de pic à viande à l'épaule...

Quand son père mourut, en 1913, sa mère la reprit avec elle. Elles allèrent habiter Manciolles, dans la Meurthe-et-Moselle. Une de ses tantes la fit venir ensuite à Ottange (Meurthe-et-Moselle), et lui apprit le métier de couturière. La guerre la fit redevenir bonne de café, Grand'Rue, à Rumelange, et lui donna un nouvel amant brutal, un hom- me, cette fois, dont elle se crut enceinte. Elle avait quinze ans et, déjà, elle était syphilitique. Elle se plaignit, son amant la chassa. La vie pour elle s'ouvrait, mainte- nant, aux aventures où le cœur n'entre pas.

On la vit serveuse dans un restaurant à Luxembourg, près du Vieux Pont, où elle servait surtout à satisfaire et à dépouiller les clients saouls dans le cabinet particu- lier où sa patronne la poussait. Des cabi- nets particuliers, elle passa dans des mai- sons de prostitution, où elle contentait des Allemands et des Belges déserteurs ; puis elle en arriva à courir, toutes les nuits, les rues de Luxembourg. On l'inscrivit parmi les filles. Sa syphilis monta d'un degré. Elle connut diverses prisons. Elle fut ar- rêtée en 1917, toujours à Luxembourg, en compagnie d'un soldat allemand, et in- culpée d'espionnage. On la relaxa. Elle tomba entre les mains d'une prostituée italienne qui avait deux amants, un Ita- lien et un Hongrois, dont elle devint tour à tour la maîtresse. Le Hongrois et l'Ita- lien la dressèrent, comme ils avaient dressé l'Italienne, à aller voler dans les fermes ce qui leur était nécessaire pour subsister. On l'arrêta pour vol, on l'inculpa une fois de plus. Elle fit la cour à son juge. Il s'é- prit d'elle, la fit gracier. Un mutilé français, qui était hospitalisé à Luxem- bourg, succéda au juge parmi ses amants, et, comme elle craignait d'être arrêtée de nouveau, il lui fit franchir, pendant une nuit, la frontière de France.

Un soldat venait de la sauver. Elle cher- cha d'autres troupiers. Des soldats améri- cains, d'abord, au camp de Bethonvillers ; puis des officiers sammies qui se battirent à cause d'elle, ce qui la fit reconduire à la frontière du Luxembourg. C'était en 1918. Elle retrouva à Luxembourg son maquereau hongrois. Il lui fit à nouveau passer les li- gnes, à condition qu'elle lui enverrait de l'argent. Elle se tint en France. A l'armis- tice, elle se prostituait dans un hôtel de Nancy, rue Saint-Jean, où on l'employait aussi comme femme de chambre.

Un souteneur, dans sa vie, en chassait un autre. Elle en trouva un, un soldat démobi- lisé qui, pour faire immédiatement de l'ar- gent, la plaça dans une usine. Elle devait aimer les gens brutaux, car il la battait aussi, lui prenait tout ce qu'elle possédait, allant jouer avec d'autres femmes. Elle ne travailla pas longtemps et ne tarda pas à reprendre son ancienne profession.

Elle loua un garni à Belleville et une au- tre fille la prit avec elle. Elles avaient choi- si les arcades du Louvre pour centre d'opé- rations. Un officier de marine la paya, l'aima, l'emmena chez son père. Elle lui avait raconté sa pauvre vie. Il voulut, pen- dant qu'il repartait en mer, qu'elle fût heu- reuse. Il la plaça dans une pension de fa-

mil- le, mais comme locataire. C'était dans une agréable maison de la Porte Maillot. La fille montait. Elle avait maintenant des domestiques. Rien ne peut durer pour ceux qui ont en eux le mal du vertige. Il lui manquait l'aventure. L'aven- ture, ce fut alors successive- ment un chauffeur de taxi qu'elle connut au Café des Sports ; une marchande de cocaïne et de mor- phine, Jeannine, en compagnie de qui on l'arrêta ; une maison de prostitution, rue de Penthievre, où on lui reprocha de ne pas être assez aimable avec les clients ; un Grec, Costa, qui habitait rue Lafayette, qui la nippa, la mit dans ses meubles et la fit se prostituer en appa- rement pour son compte ; avec des mar- chands de pierres précieuses, Marie Lemoine montait toujours, bien que la côte fût sinieuse. De fille de rue, elle devenait femme entretenue. Elle tenait ses assises rue Lauriston, une rue de peintres...

La police chassa le Grec. Il faut croire qu'il l'aimait. Du moins, il le lui prouva. Il lui loua une chambre boulevard des Bati- gnolles, chez les dames Rocquier. Il lui laissa un peu d'argent. Marie Lemoine reprit la route, mais seule. Curieuse route ! On la voit à la taverne de l'Olympia, où elle a de riches amis ; au Moulin-Rouge, où elle est première danseuse ; au Zelli's... C'est alors qu'en 1920 elle devint la mai- tresse d'Alexandre Stavisky...

Comme Marie Lemoine en arrivait à cet endroit de sa confession, le juge l'inter- rompit, la questionna.

(Lire la suite, page 6.)



Madame Marcelle

François Viou, un ami de rencontre (ci-dessous avec la meurtrière), place Marie dans une mai- son de Toulouse « chez Marcelle ».

DANS L'ENNUI VENEZ A LUI FAKIR BIRMAN

GRATUITEMENT

L'astrologue que les journaux questionnent, car ses prédictions se réalisent toujours, et dont les avis éclairés guident les plus hauts personnages. GRATUITEMENT il vous enverra un talisman fluide et votre horoscope selon le rite hindou qui fixe l'avenir, indique le moment favorable pour tenter avec succès toutes choses d'amour et d'argent et réussir certainement. Seul médium agréé à Paris, il vous répondra à un point précis et influera mentalement dans le sens désiré. Voici des lettres parmi des milliers, dont les auteurs, par reconnaissance, ont spécialement autorisé la publication :

J'ai fait leur bonheur !

La personne que vous m'avez conseillé de voir m'a en effet aidé financièrement et m'a permis de sauver ma situation.

M. Jacques EXORON,
rue Masséna, à Nice.

Merci pour la réussite de mon affaire pour laquelle je vous avais demandé de m'aider. Vous autorisez, vu ce succès, toute publicité de cette lettre.

M. Georges FAUSSOT, boucher,
34, Grande-Rue, à Fresnes.

La tentative en conciliation a été couronnée de succès. Ma femme revient avec moi. Je ne m'attendais pas à ce résultat que je vous dois et j'irai vous remercier de vive voix.

M. METAYER,
cours de l'Intendance, à Bordeaux.

PALMARES

de la Loterie Nationale :

Lot de 500.000 francs : M. BIGRE fils, agent des automobiles « La Licorne », à Périgueux.

Lot de 100.000 francs : Mlle NINA LAROL, danseuse au Théâtre National de l'Opéra, à Paris.

Lot de 50.000 francs : Mlle YORY, à Saint-Brieuc ; M. LEONARD, à Paris ; M. de BEAUCOURT, colon à Dakar.

Lot de 10.000 francs : M. PETITJEAN, à Asnières ; Mme LIMOUSIN, à Lyon ; M. GUEDEM, 94, rue des Bourguignons, à Bois-Colombes.

Je peux faire le vôtre !



Le seul dont les causeries soient radiodiffusées

(Programmes chaque semaine dans la presse de T.S.F.)

Comme ces personnes, prenez le Fakir Birman comme protecteur et ami : c'est un bouclier contre l'adversité ; un phare qui éclaire la nuit de votre avenir. Chaque fois qu'un doute survient, qu'une complication arrive, qu'une décision doit être prise, demandez-moi ce que vous devez faire : il vous guidera sûrement et vous réussirez. Consultez (tous les jours de 14 heures à 19 heures) ou écrivez votre nom, adresse et date de naissance à Fakir Birman (Service 87-14, rue de Berne, à Paris (8^e), en joignant 3 francs de timbres pour frais.

*Offre humanitaire
aux
victimes de la vie
et des hommes.*

J'ai choisi !
Je me rase
sans savon ni baïreau
et n'emploie que la
**CRÈME
RAZVITE**
incontestablement supérieure à tout

BON GRATUIT N° 30
à découper et à adresser à
RAZVITE (Bois-Colombes)
pour recevoir un GRAND TUBE D'ESSAI
qui vous convaincra

**ÉCOLE INTERNATIONALE
DE DÉTECTIVES
ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS**
(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

UNE POITRINE IMPECCABLE
c'est le secret du **SEX-APPEAL**



l'offre gratuitement recette facile (sans danger) pour obtenir en secret et rapidement sans rien absorber, développement ou raffermissement des seins (bien dire le cas). Il sera répondu, sous pli fermé, à toutes les lettres.

Ecrire en citant ce journal à M^{me} Reine LARGIER
12, Rue Daubigny, PARIS (17^e)



CHIENS luxe et utilité, toutes races, tous âges. Expéditions tous pays. Élevage à 5 minutes du métro. Ouvert jours fériés. 49, rue Alexis-Pesnon, Montreuil (Seine) Téléphone: Avron 02-25

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau. Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis. Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente. **INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSULT, PARIS-17^e**

CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e

20 F. le 100 adre. à copier à la main et gros gains à Corr. sans frais. Modèle trav. gratis. Ets S. SPIREX, Biarritz.

VOUS AUREZ TOUS DE BEAUX CHEVEUX

Je possède formule scientifique, souveraine, unique, contre : démangeaisons, chute, pellicules, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc. et activer repousse. J'envoie "Gratuit et Franco" mon livre précieux de vérité et de bienfait, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par trop de charlatans. "Attestations admirables". — Cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé, écrivez-moi. **Scout HAYDEE, 4 Les Bourdettes-Saint-Agne, TOULOUSE.**

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratuits et franco. Ecrivez confidentiellement à : **Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 E P), Londres W.**

POUR TOUS

LE CHATIMENT NÉCESSAIRE

UNE bonne nouvelle a été annoncée la semaine dernière par le Ministère de la Justice. Une note officielle indiquait que, « à la suite des incidents survenus à la maison d'éducation surveillée (?) de Belle-Ile, au mois d'août,



Il faut humaniser le régime de la maison d'éducation de Belle-Ile.

le garde des Sceaux, après avis du Conseil de discipline, avait prononcé la rétrogradation de classe, avec déplacement, du directeur et la radiation des cadres du premier-maître de cet établissement ».

Voilà qui nous change des procédures habituelles !

Jadis, lorsqu'un scandale comme celui de Belle-Ile éclatait, tout se réduisait en palabres. On nommait une commission qui, après de longs mois, déposait un rapport où tout le monde était absout et où il n'était question que d'« incidents considérablement grossis ».

Le tour était joué. Passe-moi la mus-

cade... Et les coupables riaient sous cape. Cette fois, les choses sont allées différemment. Et il faut bien le dire, ce que c'est la vérité, si le petit tour passe-passe habituel a été empêché, c'est grâce à la presse.

Grâce à la campagne admirable de nos amis Emmanuel Bourcier et Ale Danan, qui ont renforcé le réquisitoire de notre collaborateur Henri Danjou, scandale n'a pas été étouffé. Ils ont ou ils ont, avec leur sensibilité instinctive, deviné ce qu'on leur cachait. ont dénoncé des faits abominables. leur effort a été direct et courageux. porte ses fruits.

La part qu'a prise à cette croisade M. Louis Rollin, si souvent rappelé dans nos chroniques, est présente dans tous les esprits.

Des sanctions ont frappé les coupables. Bravo !

Là où tant de sociétés dites de patronage sont restées ignorantes — elles devaient se renseigner —, sourdes — elles devaient écouter les appels, les cris de détresse des « enfants martyrs » — muettes — elles devaient parler — l'action de quelques hommes de cœur déclenché le mouvement de la justice.

Un décret ministériel apporte les premiers résultats. Il faut aller plus loin : la sanction administrative a été prise ; c'est déjà quelque chose. Mais le contrôle des magistrats doit porter plus avant. Il faut que tout soit éclairci. Il faut que l'on sache si, d'un autre côté, des enfants exaspérés par leurs bourreaux n'ont pas été injustement, abominablement punis. Si, vraiment, le mal a été tel que les premières enquêtes semblent l'établir, il faut que les bourreaux et leurs complices subissent le châtiment qui leur est dû.

Présence exceptionnelle

Le procès de M^r André Hesse a été appelé mardi devant la 1^{re} Chambre de la Cour.

Il s'agit de l'appel interjeté contre l'arrêt du Conseil de l'Ordre, qui a prononcé la radiation du barreau de l'ancien ministre.

Le nouveau procureur général, M. Fernand Roux, occupait le siège du ministère public ; on remarqua cette présence exceptionnelle que justifiait la gravité de l'affaire.

Il paraît d'ailleurs que, même si la Cour ne confirme pas la décision du Conseil de l'Ordre, M^r André Hesse cessera de plaider : mais il ne veut pas rester sur une supprime humiliation.



Digard avait toujours été choyé par Mme Pothier.



M. Fernand Roux, le nouveau procureur général.



Le fermier Brière fut condamné à mort par le jury de Chartres.

Louis Delmont avait évoqué au sujet de la tragédie de Cambron, ce petit village où le cultivateur Monchaux assassin sa femme et ses cinq enfants, le drame de Corancez.

Le 24 août 1901, à Corancez (Eure-et-Loir), on avait retrouvé, aux côtés de ses cinq enfants sauvagement assassinés, le fermier Edouard Brière grièvement blessé. La police démontra assez faiblement que Brière, pour créer un alibi, s'était mutilé lui-même après avoir tué ses cinq enfants. Le jury de Chartres le condamna à mort. Mais il ne fut pas guillotiné. Il décéda, en 1910, aux îles du Salut, alors que les siens étaient bien près d'obtenir la révision du procès.

Les faussaires

La mise en circulation de la monnaie d'argent a resuscité la race des faussaires monnayeurs, à peu près disparue depuis la guerre.

Il ne se passe pas un jour sans que l'on arrête que qu'un de ces amateurs qui jette dans la circulation de fausses pièces de dix et vingt francs.

L'un de ceux-ci, qui opérait à Lyon, n'avait pour tous instruments que trois moules de plâtre, une lampe à souder, une bouteille d'essence, une pince coupante, une casserole pour fondre le métal. Chacune de ses pièces, parfaitement imitées, lui revenait à quinze centimes.

Il est probable qu'il n'a jamais été découvert s'il avait employé l'alliage de l'Etat. Ses pièces lui auraient alors coûté 3 fr. ce qui lui laissait un assez joli bénéfice de 16 fr. 70 pour 20 francs. Car, ces jours, le plus grand faussaire, c'est encore l'Etat.

LA BELLE HOTESSE



sonna à la porte : présentation, sourires ; on était sur le seuil de la volupté.

Les vestons s'entr'ouvrirent ; la carte officielle était montrée.

La dame et la petite Corse étaient atterrées.

La visite domiciliaire commença, fructueuse ; sous un divan de soie tendre, douillettement capitonné, les instruments de travail étaient harmonieusement groupés : deux martinet, l'un à lanières d'étoffe, pour les « débutants » ; l'autre à lanières de cuir, pour les « endurcis » ; une paire de bottes montantes noires, pour les amateurs de « cheval » ; un album de photographies « suggestives » — pour réveiller les assoupis — complétait l'attirail.

C'était très bien.

La dame fut inculpée d'excitation de mineure à la débauche ; mais elle n'était pas seule à être « dans le bain » ; M. Priolet tenait surtout à « avoir » le beau-frère de la petite Corse, ce M. de Peretti qui recevait les communications téléphoniques et les commandes.

On arrêta Peretti.

Le procès a été jugé l'autre semaine par la 12^e Chambre correctionnelle.

Il a abouti à un résultat inattendu.

En effet, tout en contestant certaines précisions du rapport de police : « Si j'ai dit que la petite avait dix-sept ans, c'était pour allécher mes nouveaux clients, car les hommes préfèrent les toutes jeunes (sic) », l'hôtesse de la villa Dancourt affirma que c'était la première fois qu'elle convoquait sa petite amie.

Peretti, lui, jouait le rôle de l'innocent qui ne comprend rien.

Et comme ce délit un peu spécial exige la répétition, le seul et unique procès-verbal de M. Priolet ne suffit pas à étayer l'accusation. Ainsi plaidèrent M^{rs} Simone Penaud et Marcel Ceccaldi.

Le substitut Delrieu ne put que s'incliner devant cette orthodoxie juridique, et les deux inculpés furent acquittés.

Jean MORIÈRES.



M. Priolet, l'actif commissaire divisionnaire (en médaillon) soupçonna que ce studio à louer de 11 à 22 h., par une dame seule, ne pouvait être une location bourgeoise.

U NE annonce affro-lante parue dans une feuille légère avait retenu l'attention de M. Priolet, commissaire divisionnaire à la Police Judiciaire, spécialement chargé de veiller sur les mœurs de Paris.

A Montmartre, villa Dancourt, une « dame seule » offrait à louer un studio, de 11 à 22 heures. Ce n'était évidemment pas une location bourgeoise. M. Priolet et l'un de ses collaborateurs, l'inspecteur Lechat, se présentèrent chez la dame, qui les reçut fort aimablement, trop contente, par ce temps de crise, d'avoir de si charmants locataires...

Ces messieurs s'étant enquis des « spécialités » que leur procurerait la location toute temporaire — location à l'heure — du studio, l'aimable hôtesse répondit qu'en effet, comme l'indiquait l'annonce, elle vivait seule, mais qu'elle pouvait convoquer sur-le-champ une petite amie et que toutes deux se mettraient bien volontiers « à la disposition de ces messieurs ».

Elle parlait à la troisième personne, comme les domestiques de bonne maison.

Et, pour allécher davantage M. Priolet et M. Lechat, la dame traça, de sa jeune amie, un portrait qui donnait une furieuse envie de la voir :

— C'est une petite Corse de dix-sept ans, brune et ardente.

Une ceinture, lourde de promesses, souligna le portrait.

— Qu'elle vienne ! dirent les deux clients du quai des Orfèvres, de plus en plus intéressés.

Un coup de téléphone, sur le réseau de « Trinité », alerta la Colomba promise.

— Je voudrais parler à la belle-sœur de M. de Peretti...

Un homme répondit au bout du fil, puis la petite Corse :

— J'arrive !...

En l'attendant, la propriétaire du studio donnait à ces messieurs les précisions les plus propres à stimuler leur appétit. Dernières nouvelles, détails complets. Le matin même, un homme de cinquante ans avait reçu, avec un martinet nerveusement tenu par la Corse aux yeux de braise, une correction auprès de laquelle, les joies du Paradis ne sont que méprisables passe-temps !

On discuta du prix : cent cinquante francs, commença par proposer la dame ; M. Priolet finit par obtenir un rabais de 50 %. Pour cent francs, on leur servirait le plat et la sauce. Un menu complet, et de choix !...

L'accord financier venait d'être conclu, lorsque Colomba

Sur un divan de soie mollement capitonné, une amie, appelée par la belle hôtesse, se mettait à la disposition du visiteur.

PARTOUT

VOILA CENT ANS

Le crime du feu

La peine de mort fut longtemps le châtiment universel des incendiaires. Et les trois récits d'exécutions capitales que nous trouvons, à quelques jours d'intervalle, dans les gazettes judiciaires d'octobre 1834, nous prouvent que le crime d'incendie était encore, voici tout juste un siècle, considéré comme le pire des forfaits.

Le 6 octobre, les assises du comté d'Esly, en Angleterre, condamnaient à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive le garçon de culture Robert Brigstock, soupçonné d'avoir mis le feu à un tas de blé, dans une grange attenante à la ferme où il travaillait. La fille du fermier, qui était la maîtresse du condamné, alla se jeter au pied des juges ; la grâce de son amant lui ayant été refusée, elle mourut de saisissement.

Le 13 octobre, Robert Brigstock, en chemise rouge, pieds nus, fut emmené sur la grande place de la ville où la potence était dressée. Il monta à l'échelle d'un pas ferme, considérant d'un air paisible les spectateurs effrayés de son calme et de sa jeunesse. Lorsqu'on lui eut abattu le bonnet sur les yeux, il s'écria :

— Que Jésus me sauve de l'Enfer !

Et son corps athlétique s'effondra dans le vide. Au cours de la nuit qui suivit, des inconnus monderent d'huile le cadavre qui se balançait au bout de la corde, et ils y mirent le feu. C'était là une vieille coutume anglaise.

Le lendemain 14 octobre, le bourreau de Bade (Suisse) décapitait le curé Welti, coupable d'avoir incendié l'église de la paroisse où il exerçait, afin d'ouvrir une souscription parmi ses fidèles, souscription qu'il dilapidait dans des tavernes à femmes.

On réveilla le prêtre incendiaire vers les sept heures du matin. On lui offrit un copieux repas qu'il refusa, en disant :

— Ce soir, je dînerai avec le Diable !

Il quitta la prison, pieds nus, en habit d'ecclésiastique et la corde au cou, conduit

par l'exécuteur, au bruit lugubre et saccadé des tambours. Welti fut hissé sur un étroit échafaud et agenouillé devant un billot. Le prêtre incendiaire n'avait pas encore achevé de baisser le crucifix que lui tendait l'aumônier Keller, que déjà le bourreau, d'un terrible coup d'épée, envoyait rouler sa tête au milieu de la foule épouvantée et toute éclaboussée de sang.

Quatre jours après, le 18 octobre, M. Demestre, bourreau de Rouen, dressait sa guilotine sur une place de Dieppe. Il devait



Par dépit d'amour, le garçon de ferme Heu mit le feu à la grange de son patron.

« raccourcir » le nommé Heu, autre garçon de culture, qui avait, lui aussi, par amour, mis le feu à la grange de blé de son patron. Une des filles de ce dernier, dont il avait demandé la main, l'avait grossièrement éconduit.

Le crime de Heu avait été perpétré tout près d'Yvetot ; aussi le conseil municipal de Dieppe avait-il réclamé contre l'emplacement désigné pour l'exécution. Le bourreau de Rouen effectua son sinistre montage sous une pluie de pierres et de fruits gâtés. De son côté, la municipalité de Dieppe s'ingéniait à trouver un moyen d'empêcher l'exécution d'avoir lieu.

Jean-Baptiste Heu mit lui-même fin à ce démêlé. Il se suicida dans la nuit, en se pendait, avec son mouchoir, à un des barreaux de fer de son lit.

Le roi de la coiffure

Willie Clarkson, un des personnages les plus pittoresques de Londres, vient de mourir. Ce fut ce fameux « artiste » de la coiffure qui fournit des perruques aux acteurs et aux actrices les plus célèbres, ainsi qu'aux rois et aux princes qui prenaient part, à la Cour, à des bals costumés ou à des « tableaux vivants ».

Sarah Bernhardt et la Reine Victoria furent parmi ses clientes.

Willie Clarkson fut, malgré lui, complice d'une grande affaire criminelle, lorsqu'un assassin, Charles Pearce, se déguisa en empruntant une coiffure à Clarkson.

Une autre fois, il figura dans un procès en divorce.

L'adultère étant, en Angleterre, la seule cause du divorce, et un seul couple s'étant mis d'accord pour briser leurs liens matrimoniaux, le conjoint eut l'idée de se faire surprendre en flagrant délit en compagnie d'une poupée de cire, coiffée par Clarkson.

Ce fait divers fit le tour des cercles de Londres, et ce fut là, sans doute, le plus beau coup de publicité dont « le roi de la coiffure » ait jamais bénéficié !

Le vin mauvais

Il a fallu plusieurs policiers, entraînés à la lutte et à la boxe, pour maîtriser un ivrogne qui faisait scandale dans les rues de Bucarest. La foule qui assista à cette échauffourée crut qu'il s'agissait d'un attentat...

Un étrange kidnapping

Si l'Amérique ne s'émue plus des innombrables enlèvements qui ont lieu presque chaque jour, celui de Mrs Alice Stoll, une élégante jeune femme du meilleur



En Angleterre, les élèves apprennent à circuler.



Mrs Alice Stoll fut « kidnappée » dans son salon.



Willie Clarkson était considéré, à Londres, comme roi de la coiffure.

monde de Louisville, a provoqué néanmoins une vive sensation. C'est dans son propre boudoir que Mrs Stoll fut kidnappée par un certain Robinson qui, se faisant passer pour un ouvrier électricien, pénétra dans la maison des Stoll, riches industriels de la région... Il coupa les fils téléphoniques, et, arrachant la jeune femme de son lit, il l'entraîna après l'avoir blessée à la tête.

Mrs Stoll regagna son domicile moyennant une rançon de 50.000 dollars. Elle raconte que son ravisseur l'avait gardée à vue et l'avait obligée à faire son ménage et sa cuisine. Terrifiée, redoutant de nouvelles violences, la jeune femme essaya de le distraire et de l'amadouer en l'entraînant dans une conversation abstraite. Elle lui parla religion, haute mathématique, politique et sociologie.

— Je dois reconnaître, déclara-t-elle à son mari, que Robinson se montra un interlocuteur brillant et fort au courant des choses de l'esprit !...

Passages cloutés

Les élèves de l'école Saint Michael, en Angleterre, ont participé à de petits jeux fort distrayants imaginés par leurs maîtres. Grâce à une mise en scène simple mais réaliste, les classes furent transformées en Covent Garden et Smithfield — quartiers où se tiennent les grands marchés de la ville. Les enfants incarnèrent les différentes corporations de l'alimentation : bouchers, marchands de poisson, marchands de fruits et de légumes, etc. Il s'agissait d'apprendre à traverser les rues commerçantes encombrées, d'observer les lois de la circulation, de se frayer un chemin parmi la foule des acheteurs, et de savoir transporter sa cargaison de marchandise jusqu'à la « place du marché ».

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)

DIRECTEUR :
MARIUS LARIQUE

TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS

COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».

FRANCE ET COLONIES 65. » 35. »

ÉTRANGER TARIF (A) 85. » 45. »

ÉTRANGER (TARIF B) 100. » 55. »



Inquiète de ne pas avoir vu sa mère, Mme Couderc fit forcer la porte du logement.

On l'avait confiée à un « homme des voyages », un homme qui, depuis, fut condamné, en Amérique, pour meurtres. Il la remit entre les mains de « Gros Rend », autre souteneur, Français, hélas ! qui la « plaça » dans un bar du quartier chinois où elle contentait les colporteurs. C'était 1175, Guery Street. Elle y resta dix mois, jusqu'à ce que la police, découvrant sa maladie, l'expulsa. C'était décembre 1923. Elle revint en France, et Rodolphe Moulin, son maître, la confia à des officiers qui étaient en permission et qui retournaient en Syrie. Un des officiers voulut l'emmener. Rodol-

phre en France, se trouve malade, entre dans un hôpital de Nevers. On l'opère. Tout s'arrange enfin : M. Petri lui envoie trois mille, cinq mille francs par mois. Elle s'installe. Même, elle travaille. Elle est mannequin, rue de Rivoli, mais c'est surtout pour chercher des amants qui paient. La prostitution la reprend, mais c'est maintenant sous les traits d'une masseuse qu'elle se prostitue. Le commissaire Priolet la découvre « en fonctions », l'inscrit sur ses registres. Que lui importe ! Les maisons de prostitution lui conviennent : elle sera gérante d'un de ces abris rue Dancourt, puis rue Gustave-



Le commissaire Guillaume, à la fois paternel et dur, fit avouer la meurtrière.

LE VERTIGE



Affolée par la dure misère où elle était tombée, après sa vie fastueuse de jadis, Marie Lemoine (ci-dessous), sur les conseils de son nouvel ami, le Corse Nicolai, (en haut, à gauche), assassina féroceMENT M^{me} Cormon (en bas, à gauche).

Rouanet ; « gérante » à Toulouse... A chaque fois, elle change de souteneur. Son amant d'Amérique ne l'oublie toujours pas. Sa fortune est sans doute diminuée par la crise : il envoie tout de même régulièrement quinze cents francs par mois à la maîtresse d'une époque de sa vie...

C'est un certain François Viou qui en avait fait sa gérante, rue Dancourt. C'est lui qui l'avait « placée » rue Gustave-Rouanet, puis à Toulouse, rue du Canal. Elle manque encore une aventure à Toulouse, où un homme qui se dit voyageur de commerce, André Storva, lui promet le mariage. André Storva s'occupe surtout de carambouillage et de vol de bijoux. On l'arrête. Il faut que Marie Lemoine revienne demander pardon à François Viou. Il l'absout. Il l'installe dans une maison de prostitution, « bien fréquentée », comme on dit dans le « milieu », et qui porte le nom alléchant de « Villa des Glaïeuls ». Marie Lemoine n'a pas dit où. Il la confie à sa femme, Mme Viou, dont Marie devient la camarade. Dans ces maisons, il faut souvent changer les pensionnaires. On renvoie Marie, en juillet 1934, à Marseille, où elle « servira » rue Venture. Elle n'a pas très bon caractère : elle se dispute avec Mme Costes, avec M. Scamossi, son patron. Elle gagne alors trois mille francs par mois : 1.500 francs que Viou lui fait donner et 1.500 qu'elle reçoit d'Amérique.

Cela va être la fin. Viou abandonne à son sort cette « employée » rebelle. Elle revient à Paris, descend à l'hôtel Astor, place Clichy. Elle fait la connaissance d'un Corse, Filippini, qui a pour amie une jolie femme, Yvonne. Elle écoute leurs conseils. Elle reprend son métier de masseuse spécialiste dans un établissement de la rue de l'Arcade.

Les affaires vont de plus en plus mal. Elle vient en septembre demander asile aux dames Rocquier, ses amies.

Pour vivre, elle se vend aux terrasses des

cafés. Elle attend les mouvements de foule chez Wepler, à la terrasse du Viel. Montmartre !... La Madeleine !...

Parfois, quand le travail ne va pas, on danse. On va au Moulin Rouge. C'est là que Marie Lemoine fait la connaissance de Nicolai.

Telle fut la confession de Marie Lemoine. A partir du moment où elle parla de sa vie avec Nicolai, elle devint plus réticente.

— J'ai fait sa connaissance pour mon malheur. Il habitait rue de Malte. Il m'emmena dans son hôtel et je fus sa maîtresse la nuit même.

Elle poursuivait :

— Il était gentil. Nous avons dansé à la Boule Rouge jusqu'à la fermeture...

Elle ne répéta que pour mémoire ses aveux.

— Vous savez le reste...

Comme elle terminait, on apporta sur le bureau du juge les papiers qu'on avait trouvés dans sa chambre : des lettres du Mexique, un livre : *Une rude gaillarde*, ouvert au chapitre : « l'art de détruire » — ceci est incroyable, mais vrai — et une notice astrologique où un mage avait prédit — avec exactitude ? — l'avenir de Marie Lemoine, lui expliquant son caractère, ses possibilités de mariage, de déplacements, de voyages, d'ambition, ses amitiés et les périodes les plus heureuses de sa vie. Nous avons vu ce document. La période du 24 octobre au 24 novembre devait être pour Marie Lemoine une période heureuse ! Le crime est du 23 octobre.

Nicolai pendant ce temps était gardé à la disposition du juge. On devait par la suite l'inculper de recel, et l'arrêter.

— Je suis innocent, répétait-il.

On savait déjà que cet ancien changeur du casino de La Baule avait dû diriger la main qui frappa.

On se répétait la dernière des confidences de Marie Lemoine.

— Quand j'ai jeté les bijoux et les billets sur son lit, je lui ai crié : « Voilà l'argent de la vieille ».

« Il a répondu :

« — Tais-toi. Ferme le verrou. Mon cousin est à côté. »

Puis :

— Va-t'en. Je te reverrai au cinéma. Tu m'expliqueras. Tais-toi, je te dis...

Ce « tais-toi » pèsera lourd sans doute sur le destin de Nicolai.

Luc DORNAIN.



Voici Marie Lemoine et sa mère devant leur maison de Manciolles, en Lorraine.

(Suite de la page 3.)

Maîtresse de Stavisky ? Avait-elle donc connu le fou qui ébranla par sa vie et sa mort les colonnes du Temple ?...

Marie Lemoine insista. Stavisky était venu la chercher, par deux fois, chez les dames Rocquier, ses amies et logeuses. Il était alors danseur mondain. Il la trouvait jolie, et dansait avec elle. Il était très doux pour elle et ne la quitta que parce qu'il était devenu, en 1921, l'amant de la femme d'un consul de Hongrie...

— J'ai aussi connu Arlette Simon, précise Marie Lemoine. Nous avons été mannequins ensemble.

C'est tout ce qu'elle pouvait dire d'un passé où elle avait peut-être manqué de devenir la vraie femme de l'homme aux doigts d'or, celle que Stavisky aurait peut-être fait asseoir, à la place d'Arlette, à une table royale.

Elle poursuivait : 1923, c'était pour elle l'année où elle avait gagné son troisième degré de syphilis, l'année où un certain Rodolphe Moulin, Alphonse d'une maison de rendez-vous de la rue Saint-Lazare l'employa et la dépêcha dans une de maisons de San-Francisco.

phe intervint à temps. Il la fit passer par Boulogne et Rotterdam et la fit embarquer sur un cargo qui s'en allait à Tampico, au Mexique, la ville des chercheurs de pétrole, où elle doit être déposée en fraude...

Perdue ? Sauvée. La voici à l'hôtel de Londres de Mexico, attendant là des amants. Un seul amant se présente. C'est M. Petri, un homme riche, généreux, qui facilite sa vie et ses voyages, qui lui permet de revenir à Paris, où elle ne manque pas de retrouver les dames Rocquier ses amies, les dames Rocquier habitant toujours, 19, boulevard des Batignolles, e grâce à qui Marie Lemoine connaît Mme Cormon...

Petri l'emmène en Lorraine, en Allemagne. Il se dit fondé de pouvoirs du prince de Hohenlohe. Il fait des « affaires » diplomatiques ; il a de grands mouvements d'argent. Elle s'habille. Elle va s'enrichir. Marie Lemoine sourit à l'aventure. L'aventure change de visage. Petri se marie en 1932, avec une belle et riche Mexicaine qu'il a connue par hasard, pendant une partie d'été et joyeuse, dans une forêt de Mexico.

Elle supplie. Ses supplications sont inutiles. Elle a déjà le désir de tuer. Elle ren-



Durant les années qui précéderent la guerre, Mme Cormon et son mari (au centre), tragiquement décédé depuis, passaient l'été dans le château d'un de leurs amis.

Vétheuil (de notre envoyé spécial).

ELLE était belle, hier encore, la villa que Mme Christiaen possédait à la sortie du charmant village de Vétheuil ! Fortement campée sur le flanc d'une colline crayeuse que l'automne avait habillé d'ors de toutes nuances ruisselant jusqu'à la Seine où traînaient de légères écharpes de brumes mauves, elle s'entourait de la couronne de ses jardins soigneusement entretenus, aux massifs égaux, aux allées sablées, où, comme un adieu éblouissant d'une saison à son déclin, éblouaient les gerbes des dahlias et des chrysanthèmes.

Elle était connue des peintres, qui venaient planter leurs chevalets sur la pente, en face des courbes molles du fleuve, des îles piquées de peupliers, des collines lointaines... Et plus



C'est en 1870 que Mme Vve Christiaen était venue s'installer à Vétheuil.



Des nièces arrivèrent, de province, pour constater le décès de leur vieille parente.

d'un avait envié la propriétaire, Mme Christiaen, de pouvoir vivre, dans un tel décor de douceur et de paix, « le reste de son âge ».

Elle était encore solide, Mme Christiaen, malgré ses quatre-vingt-seize ans. C'était une forte femme, de taille imposante, à peine courbée sous le poids des ans. On la voyait s'activer aux soins du ménage, secondée par une fidèle gouvernante, Mme Rosine Peter, âgée de soixante-quatorze ans.

Rien ne semblait devoir troubler la retraite des deux femmes... La villa abriterait leur fin calme comme un beau crépuscule d'hiver.

L'existence tranquille, partagée entre la lecture quotidienne du journal auquel la vieille femme était abonnée depuis tant d'années, les menus travaux familiaux, les petits soucis qui acquiesçaient souvent une importance capitale dans son existence, les souvenirs que l'on échangeait au coin du feu, à la veillée, ou sous les tonnelles du jardin durant les chauds après-midi dorés..., tout cela — ce bonheur tranquille, cette beauté d'un dernier et doux asile — devait être détruit en une nuit.

On ne dit plus, aujourd'hui, « la belle villa de Mme Christiaen ! ». Mais la voix tremble pour parler de « la maison du crime ».

Une ombre a passé sur la route, dans la nuit du mercredi 24 octobre et du jeudi. Une ombre a pénétré dans la demeure de la nonagénaire, puis en est ressortie. Ombre de mort. Deux cadavres — et quels horribles corps mutilés ! — marquèrent son passage.

Le jeudi, les volets — ces lourds volets que l'on manœuvrait de l'intérieur de la maison à l'aide d'une crémaillère — restèrent clos. La



Quand ils pénétrèrent dans la maison, les premiers témoins pressentirent le drame.

porte ne s'ouvrit pas. On n'entendit pas claquer sur le ciment de la cour les sabots sonores de la gouvernante. La voix de Rosine Peter ne résonna pas dans le calme de midi, pour lire les nouvelles quotidiennes à sa vieille maîtresse et amie, assoupie à l'ombre de la tonnelle. On ne vit pas Mme Christiaen se promener, en s'appuyant sur sa canne, dans les allées de son jardin, parmi les dahlias qui haussaient leurs têtes de feu.

L'angoisse attirait, comme un aimant, tous les yeux vers la maison grise, plantée sur les bords de la route de la Roche-Guyon.

Le jeudi soir, l'inquiétude tenaillant tous les cœurs, une voisine, Mme Marigny, vint frapper à la porte. La maison résonna comme un tombeau vide.

— Si on ne répond pas, c'est qu'il y a un malheur, dit alors M. Marc, un locataire et voisin de Mme Christiaen, qui avait une fabrique et un garage de barques sur le bord de la Seine.

Une heure plus tard, l'horrible nouvelle courait tout ce coin de l'Ile-de-France. On avait assassiné Mme Christiaen et Mme Peter... mais dans des conditions d'horreur telles que la voix manquait pour raconter l'épouvantable vision qui s'était offerte aux yeux des autorités du village et des gens du voisinage lorsqu'ils pénétrèrent dans la villa. Du sang partout, qui maculait les murs, qui poissait le plancher, qui dessinait sur le sol de larges traînées noires. Dans la chambre, un corps exsangue s'allongeait dans les plis de sa robe noire avec

Voici, chronologiquement, comment se déroulèrent les événements de la journée de mercredi jusqu'à l'instant où la porte de la maison se referma sur les deux vieilles femmes, comme la dalle d'un sépulchre.

Mercredi, Rosine Peter prend l'autobus, au début de l'après-midi, pour se rendre à Mantes, au Comptoir d'Escompte. Elle a mis sa robe noire des dimanches et porte aux pieds des chaussons fourrés. Mme Christiaen reste seule à la villa. L'après-midi se passe sans incidents.

Il est 19 h. 15 environ lorsque la gouvernante revient. Elle descend sur la place de Vétheuil, en compagnie de Mme Perche, une voisine. Elles sont les seules voyageuses à descendre ici. Au départ de Mantes, il y avait sept voyageurs dans la voiture. Deux d'entre eux, des paysans, sont descendus en cours de route, à Saint-Martin. Les trois qui restent vont jusqu'à Villers.

A la descente de l'autobus, Mme Peter est accueillie par Mme Lauzach qu'accompagnent ses deux garçons. Mme Lauzach est la femme de ménage de Mme Christiaen. Elle prend une partie des colis que Mme Peter tient à la main, petits paquets de provisions qui doivent servir à préparer le repas du soir. Puis les trois femmes — Mme Peter, Mme Perche et Mme Lauzach — et les deux bambins s'en vont, dans la nuit, vers la villa où brille une chaude lumière. Une sonnette tinte.

— C'est moi, crie la gouvernante.

Et Mme Christiaen vient, elle-même, ouvrir la porte.

et les deux boucles d'oreilles de brillants qu'elle était fière de montrer parfois à ses visiteurs et à ses familiers. On n'a pas touché davantage aux modestes économies de la gouvernante, ni aux quelques bijoux qu'elle gardait à titre de souvenir.

Bien plus, sur la table de la cuisine, il y avait deux cent cinquante francs en pièces d'argent que nul n'avait touchés.

— La raison du crime n'est pas le vol, en ont déduit les enquêteurs.

La vengeance, alors ?

Mais qui pouvait avoir à se venger de deux vieilles femmes inoffensives qui, depuis tant d'années — Mme Christiaen était venue habiter sa villa en 1870 — vivaient séparées du monde ?

Crime d'intérêt ? Il y avait un testament.



L'inspecteur Bredin, de la 1^{re} Brigade Mobile, interroge un témoin, M. Marc.



Le capitaine de gendarmerie Robert et le commissaire de police Fabre enquêtent.

D'après M. Lavergne, notaire à Mantes, il y en avait même plusieurs... La vieille femme s'obstinait à vivre. Trop, peut-être, au gré de certains. Mais un héritier, trop pressé de toucher, aurait-il mis le feu à la maison, sachant que les armoires cachaient des billets de banques, des titres et des actions ?

On a même envisagé le crime suivi du suicide. Une discussion pouvait s'être engagée entre la maîtresse et la gouvernante. Celle-ci aurait été frappée mortellement par Mme Christiaen, qui, affolée, se serait ensuite suicidée ?

Cette hypothèse est peu plausible. D'après les traces sanglantes relevées sur le plancher, Mme Peter a été tuée dans la cuisine, puis son corps a été traîné dans la chambre de Mme Christiaen. Une femme de quatre-vingt-seize ans n'aurait pu faire l'effort de tirer un cadavre sur une dizaine de mètres.

D'ailleurs, l'autopsie a démontré que si Mme Peter avait été tuée à coups de couteau, la propriétaire de la villa avait été probablement assommée. Mais on n'a pas retrouvé l'arme qui servit à tuer Mme Peter, pas plus que celle qui servit à assommer sa patronne.

On a tué, à Vétheuil, deux vieilles femmes. Nul n'a vu les assassins. Et, déjà, avec ses lourds volets fermés, ses murs gris, ses jardins silencieux, la maison est devenue — et restera — « la villa du mystère ».

Etienne HERVIER.

LA VILLA DU MYSTÈRE



Des débris informes se consumaient sur le sol : c'était le corps de Mme Christiaen.

une plaie béante à la gorge. Et, près de la fenêtre, quelle était cette horrible chose qui brûlait en dégageant une fumée épaisse et une odeur écœurante ?... Le corps de Mme Christiaen !... Il fallut éteindre l'incendie qui déjà commençait à ronger le plancher et les beaux meubles d'acajou et d'ébène, témoins d'une antique prospérité.

Toute affaire criminelle est un problème à résoudre. Aussi faut-il en exposer les données avec clarté et simplicité. C'est à quoi se sont employés dès les premiers instants les enquêteurs — le commissaire Bredin, de la 1^{re} Brigade Mobile, le capitaine de gendarmerie Robert, le commissaire de police Fabre. Il ne fallait négliger aucun détail, même le plus minime. Il suffit parfois d'un rien pour aiguiller une enquête dans la bonne voie.

C'est tout !... On ne doit plus revoir les deux femmes.

A quelle heure furent-elles tuées ? Probablement peu de temps après l'arrivée de la voyageuse. On a retrouvé, en effet, les paquets de provisions intacts sur la table de la cuisine. Mme Peter, d'autre part, n'avait pas encore eu le temps d'ôter ses vêtements de sortie.

Qui a tué ?... C'est le mystère. Nul n'a rien vu. Nul n'a rien entendu. Toutes les hypothèses peuvent être envisagées et, cependant, toutes sont détruites par des constatations troublantes. L'illogisme le plus complet semble planer sur cette affaire.

Crime de maraudeurs, a-t-on dit... Mais les meubles n'ont pas été fouillés. On a retrouvé intacts dans une armoire 28.000 francs en billets de banque et un livret de caisse d'épargne de 20.000 francs. Dans le petit coffre de cuir, il y avait encore les bijoux de Mme Christiaen



D'une affreuse blessure à la gorge, Mme Peter avait perdu tout son sang.

Comme elle achève sa toilette, Fifine, qui se sent épiée par son père, prolonge ses apprêts sans autre arrière pensée que la curiosité de savoir combien de temps cela pourra durer sans qu'elle soit rappelée à l'ordre.

MON FRÈRE

III. (1) — ENFANCES

LES quatre années infernales ont passé, qui ont fait de la mère une vieille ivrognesse geignarde et déjetée, de Fifine une petite femme précoce et déjà flétrie, de Victor un gars de douze ans, « vicieux comme pas un », dont les yeux fuyants lancent parfois d'inquiétants éclairs.

Le père, qu'on a revu à chaque permission de détente, un peu mieux adapté à sa nouvelle profession de tueur mal payé, un peu plus dépaycé dans un monde où l'on s'est, sans lui, vaillé que vaillé, adapté et où il se sentait si peu regretté, si peu nécessaire que, chaque fois, le retour au front lui faisait l'effet d'un retour au foyer, le père, cependant, a bien dû revenir.

Au reste, il s'en est fallu de bien peu qu'il ne revint point. Mais, mangée sa prime et « sans un », il s'est tout naturellement souvenu qu'il avait quelque part, du côté de la Porte Clignancourt, quatre murs de planches, sous un toit de tôle ondulée où, malgré femme et enfants, on était mieux, en janvier, que sous les ponts où à l'asile de nuit.

Il est donc revenu, le père, avec ses quatre membres, son gosier toujours aussi en pente, mais avec, disait-il, un poumon en moins, ravagé par les gaz.

A peine entré, il a voulu parler en maître; mais, pour garder le droit de commander, il est préférable de ne pas disparaître quatre ans. Ses anciens esclaves ne furent pas longs à le lui faire sentir.

Alors, pour reconquérir son autorité perdue, il ne trouva recours qu'en cette puissance qu'on lui avait, quarante mois durant, enseigné à servir corps et âme : la force.

☺ ☺ ☺

A la façon dont le père fit claquer la porte en rentrant, ce soir-là, chacun comprit que ça allait barder plus fort encore que de coutume.

Tout de suite, il commença en prenant sur la table un litre à moitié plein qu'il envoya, avec le geste large du lanceur de grenade, s'écraser à l'autre bout de la pièce.

Selon le rite établi, la mère, se levant, marcha sur l'homme en jurant. Déjà, Totor s'agrippait aux jambes de son père, s'efforçant, par une méthode qui s'était avérée à maintes reprises efficace, de le faire basculer en arrière. Mais le truc ne pouvait réussir qu'avec un homme saoul. Sans doute n'était-ce pas le cas ce jour-là, car le père ne vacilla même pas et, d'une ruade, envoya rouler l'enfant jusque sous la table. La tête de Totor porta si violemment sur le sol qu'il s'évanouit.

Ce spectacle redoubla l'ardeur des combattants.

La mère, tout en hurlant « à l'assassin », ne songeait nullement à porter secours à son fils, mais à tirer le plus tôt possible

vengeance de ce premier avantage de l'ennemi. Elle s'avança donc, toutes griffes dehors, son élan ralenti par la masse gigotante de Fifine, suspendue par derrière à ses épaules.

Ce fut si rapide que ni l'agresseur ni la victime n'eurent le temps de se rendre compte de rien.

Terrassée par deux formidables coups de poings, la femme s'écroulait, crachant le sang à pleine bouche.

De longues minutes, Fifine et son père demeurèrent hébétés devant les deux corps étendus.

La mère avait entraîné Fifine dans sa chute, mais l'enfant s'était relevée d'un bond et ils étaient là, tous les deux, l'homme balançant gauchement ses deux poings encore crispés, la fillette penchée à demi, les bras ballants, séparés l'un de l'autre par cette masse de haillons et de chair saignante.

Soudain, une voix rauque et comme embrumée rompit le silence.

— Ben ! mon vieux, disait Totor, accroupi sous la table, une main comprimant sa nuque, t'as fait du propre. C'est-y qu'a serait morte, la mère ?

Ces mots, qui formulaient tout haut leur pensée secrète, réveillèrent les autres.

La première, Fifine reprit conscience et, s'agenouillant auprès de sa mère, essaya de lui soulever la tête. Mais la femme était tombée la face contre terre et l'enfant, trop faible et maladroit, ne pouvait, seule, la retourner.

Le père, sortant enfin de sa torpeur, s'approchait à son tour. Bientôt, la mère, assise sur le grabat et ayant craché le caillot qui l'étouffait, revenait à elle.

Comme si cet effort eût achevé d'épuiser leurs forces de réaction, le père et la fille se laissèrent tomber chacun sur un escabeau et demeuraient là, immobiles à nouveau et le regard vague.

Ce fut Totor qui sauva la situation.

Dédaignant la douleur qui lui poignait la nuque et remettant à plus tard les commentaires vengeurs qui se pressaient sur ses lèvres, il s'en fut, avec une décision toute virile, quérir de l'eau fraîche à la fontaine, dans la cuvette ébréchée qui servait à la toilette de toute la famille, et il entreprit de nettoyer la face tuméfiée et barbouillée de sang.

Accotée au mur et se soutenant de ses deux mains crispées sur les couvertures, la mère poussait de drôles de grognements inarticulés. De sa bouche béante, le long du menton curieusement déformé, recommençaient à sourdre des filets de sang frais. Les yeux roulaient, effarés, dans les orbites creusées par la souffrance. Totor comprit qu'elle essayait de parler mais n'y parvenait pas.

Alors, l'homme comprit que c'était sérieux et qu'il lui avait, à la lettre, cassé quelque chose.

Il se leva et, traînant les pieds, vint près du lit :

— C'est vrai, dit-il, c'est pas des magnés, tu peux pus ?

La femme poussa un nouveau grognement et, de la tête, fit signe que non.

Ce fut Victor aussi qui, faisant violence à son instinctive horreur des « poulets », fut au commissariat quérir du secours.

Il va sans dire qu'il avait eu le temps, durant le trajet de la maison au poste, de parachever une version plausible et irréprochable de l'accident.

Avec l'assurance d'un metteur en scène averti, il avait, avant de quitter sa famille, fixé en deux mots le rôle et l'attitude de chacun :

— La mère était rentrée la figure en sang, en se traînant, et, avant que le père et les enfants aient eu le temps de lui porter secours, elle s'était écroulée au pied de la table. Personne n'y comprenait rien ! Ce qu'il y avait de sûr, c'est qu'elle n'avait plus son porte-monnaie ni son filet à provisions...

La mère l'eût-elle voulu qu'elle eût été bien empêchée de contredire cette belle histoire. Aussi bien ne faisait-il aucun doute pour les trois autres protagonistes du drame que, si elle avait pu parler, elle eût, en tous points, confirmé le récit de son fils.

Ainsi la crainte du gendarme réalisa-t-elle le front commun dans cette famille désunie.

☺ ☺ ☺

Tout se passa le mieux du monde.

Aussi bien, la police, trop habituée aux conflits de la zone, ne fit-elle preuve d'aucune curiosité excessive et ne mit-elle aucun soin indiscret à vérifier l'exactitude du récit de l'enfant. Elle voulut bien prendre pour l'expression d'une douleur profonde le mutisme hébété du père et le silence buté de la fille.

Bientôt, hissée dans une ambulance de l'Assistance, la mère Martin, toute geignante, prit le chemin de l'hôpital.

A peine les derniers coups de sonnette de la voiture municipale s'étaient-ils perdus dans le lointain, que le père reprenait du poil.

— Bon débarras ! dit-il cyniquement en se redressant.

Puis, saisissant le poignet de Totor et l'attirant à lui :

— Allons, t'es tout de même un bon p'tit gars.

Mais Victor, d'un geste brusque, se dégageait :

— Ça va, fous-moi la paix.

Aussitôt, le ton changea :

— Monsieur est fâché ? Assez de gnons pour ce soir. Mais je t'avertis : demain, ça change. On verra qui c'est qui commande ici. Allons ! Fifine, à la soupe.

Fifine qui, jusque là, s'était tenue coite dans son coin, se leva, servile et, sans mot dire, dressa le couvert.

La soupe, pendant les deux heures qu'avait duré le drame, avait eu le temps de

Cette fois, Fifine en avait assez ! Elle ramassa quelques hardes, en fit un baluchon, jeta un « Salut ! » définitif à Totor et, tournant délibérément le dos au village de gaitounes où elle avait été si malheureuse, elle partit sans hésiter.

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 309.



brûler. Les patates, au fond de la casserole en fer étamé, achevaient de charbonner. Heureusement, il restait du pain et, sous la caisse servant d'évier, un litre de rouge, intact.

Généreux, le père remplit à ras bord le verre des gosses, puis, à même le goulot, but le reste.

— A partir de demain, dit-il en reposant la bouteille vide sur la table, c'est toi la ménagère, Fifine; tâche d'améliorer l'ordinaire !...

— Et les « ronds » ?

— On verra. Pour le moment, au pieu.

Le pieu, c'était, pour lui, le grabat encore tout poisseux de sang et, pour les gosses, dans un recoin en soupente, une pailleasse de varech jetée à même le sol.

☺ ☺ ☺

— Allez, ouste ! Fifine, au jus.

— La barbe ! Laisse-moi encore un peu.

— Debout, que j'te dis ! Il n'est pas loin de neuf plombs, y fait soif. Si tu te mets déjà à fainéanter, ça promet.

En grognant, Fifine s'extraît du grabat. Les yeux mis-clos, le père, l'esprit vague, sans pensée précise, la regarde.

Fifine aura quinze ans bientôt. Sa chemise, par la faute d'une épaulette trop tendue, a glissé; un sein d'une rondeur émouvante se montre à demi. Quand elle resserre sur ses hanches étroites la ceinture de sa jupe, elle a, pour cambrer les reins, un geste de femme.

Quelque chose de voluptueux émane de tous les mouvements de ce corps jeune et chaud de sommeil, mais déjà marqué par cette flétrissure que produisent également le vice et la misère, et qui plaît tant aux hommes. Fifine, qui se sent regardée, prolonge ses apprêts sans autre arrière-pensée que la curiosité de savoir combien de temps cela pourra durer sans qu'on la rappelle à l'ordre.

Mais elle a beau mettre un temps infini à nouer sa tignasse, à remonter ses bas, à chausser ses savates, aucune protestation ne vient du lit où le père, plus étonné qu'excité par la découverte qu'il fait, continue apparemment à sommeiller.

C'est Fifine qui, soudain gênée, cesse d'elle-même le jeu.

Ayant rallumé le fourneau et mis l'eau à bouillir, Fifine cherche le café. La boîte est vide.

— Donne-moi du pèze, y a pus de café.

— T'aurais bien dû le savoir hier. Passe-moi mon grimant.

Fifine, pour obéir, s'approche du lit. Alors, l'homme, rejetant brusquement ses couvertures, mime un geste obscène.

— T'as pas honte ? Allez ! donne-moi des sous vivement, ou j'les prends.

Tout de suite dégrisé, l'homme

s'exécute. Dans son coin, Totor s'éveille et, fort mal à propos, s'étire avec bruit.

— Eh ! là-bas, monsieur le Jean-foutre. Y a du boulot pour toi.

Et, à Fifine déjà sur le seuil :

— Fais-moi lever celui-là. Il ira aux commissions.

— Penses-tu ! J'ai dix fois le temps d'y aller avant qu'y soye levé.

— J'ai dit, hein ! et pas de rouspétance...

De son geste familier et résigné, Fifine hausse les épaules et rentre. A peine est-elle près du grabat que déjà Totor, à qui sans doute la nuit a porté conseil, est debout et lace ses souliers. En deux minutes, il est prêt; en trois, il est dehors.

Si vite qu'il ait fait ses commissions, quand il rentre, un pain sous le bras, un litre d'une main, un paquet de café de l'autre, son instinct lui dit que quelque chose de pas ordinaire a dû se passer pendant le quart d'heure qu'il est resté absent.

Le père éponge sa joue où saigne une balafre et Fifine, plus que jamais ébouriffée, a les yeux rouges et soupire trop fort et trop vite pour n'avoir pas pleuré...

☺ ☺ ☺

Le déjeuner expédié en silence, le père, ayant coiffé son calot et remonté son pantalon bouffant d'un geste qu'il a gardé de son ancien métier de terrassier, déclare qu'il sort pour la journée et ne rentrera qu'à sept heures.

Sitôt la porte fermée, Fifine, devant Totor ahuri, éclate en sanglots.

C'est la première fois qu'il la voit pleurer comme ça.

— Plus souvent que j'attendrai, annonce-t-elle en reniflant.

— M' diras-tu qu'est-ce qu'y a, bon sang ?

— Ça te regarde pas, ce qu'y a, mais moi j'ai mon compte : j' me barre d'ici.

— Et moi ?

— Toi, tu t'ras ce que tu voudras, j' m'en fous...

Devant Totor qui « n'en revient pas », Fifine fait son baluchon. Ça n'est ni long, ni compliqué. Au centre d'un tablier étalé sur le sol, la fillette entasse un ramassis hétéroclite de hardes où se confondent les siennes et celles de sa mère. Le tout, serré dans le tablier noué aux quatre coins, ne fait pas un bien gros paquet.

Le ballot calé sur la hanche gauche, Fifine ouvre la porte et, du seuil, à peine tournée vers lui, elle lance à Totor, sans même le regarder, un définitif :

— Salut !

Du fond de la pièce, Victor la regarde partir. Sa silhouette déjetée par le fardeau léger disparaît bientôt entre les palissades.

Victor n'hésite pas longtemps. Ses préparatifs de départ sont moins longs encore que ceux de sa sœur, car, tout ce qu'il possède, il le porte sur lui.

Un long moment, son regard embrasse l'intérieur de la baraque. Il

sourit en songeant à la « tête du saligaud » quand il trouvera ce soir les oiseaux envolés ; mais, l'instant d'après, il rage, car il devine que « le saligaud » sera ravi du bon débarras. Il serre les poings et, brusquement, sa colère réclame une satisfaction immédiate. Malheureusement, il n'y a pas grand-chose à casser dans la mesure. Alors, il aperçoit les allumettes et, près du réchaud, une bouteille d'alcool à brûler à demi pleine...

Le tout n'aura pas duré trois jours.

Même dans la zone et aux Halles, il n'est pas facile en plein hiver de « se défendre », à treize ans.

Dès la seconde nuit de vagabondage, un agent débonnaire a ramassé Victor, hébété de faim, de froid et de fatigue, dans une encoignure de porte, rue Quincampoix.

Et l'enfant, déjà dompté, a accueilli le café et le poste, tous deux si divinement chauds, comme une délivrance.

Tout de suite, il s'est mis à table; il a tout raconté, sauf l'incendie de la baraque, bien sûr.

Et comme l'enquête a confirmé ses dires, le Tribunal d'Enfants n'a fait aucune difficulté pour confier Victor à un patronage plutôt que de l'envoyer en colonie pénitentiaire.

☺ ☺ ☺

Les mois et les années ont passé.

Sur les rapports trimestriels, Victor est classé comme un assez bon sujet, auquel on ne peut vraiment reprocher qu'une insociabilité irréductible. Victor, en effet, ne se lie avec aucun de ses camarades et, quelles que soient les avances que lui fassent surveillants et surveillantes, chef d'atelier, instituteur, et même « Monsieur Dorvet », le paternel et compréhensif directeur, il reste obstinément muré dans son indifférence.

Jamais il ne manifeste le moindre intérêt, non plus que la moindre répugnance, pour les tâches qu'on lui impose.

Il ne paraît s'éveiller et vivre que lorsque, son tour étant venu de travailler à la basse-cour, il donne ses soins aux bêtes. Là, il excelle, au point que le chef-cuisinier le réclame à demeure. Tout le monde s'accorde à penser que Victor fera un excellent cultivateur, car personne ne sait deviner que Victor n'aime les bêtes que dans l'attente du moment béni où il recevra l'ordre d'assommer et d'écorcher les lapins ou d'égorger et de plumer les poules.

Pour accomplir cette besogne, un instinct le pousse à se dissimuler à tous les yeux et personne, jamais, n'a pu voir la face de Victor quand il sème la mort dans le clapier.

Aussi est-ce une surprise pour tout le monde quand, parvenu à l'âge de choisir un métier et de sortir du patronage pour être placé au dehors en apprentissage surveillé, Victor répond à « Monsieur Dorvet » :

— Je voudrais être garçon boucher...

(A suivre.)

Henri DROUIN.

L'ASSASSIN



0.60

La meilleure collection de Romans Policiers et pourtant la meilleur marché c'est la collection

POLICE

Paraissant tous les samedis en jolis volumes sous couverture photographique

DERNIERS VOLUMES PARUS :
L'IDOLE AUX YEUX D'ÉMAIL
par Fernand Peyre
DE L'OR ET DU SANG
par Julien Lescap

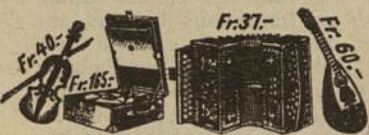
6000 Lignes de lecture passionnante
Tous les Samedis

FERENCZI Editeurs

DE JOLIS SEINS

Pour DÉVELOPPER ou RAFFERMIR les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le TRAITEMENT DOUBLE SYBO donne rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien, il est excellent pour la santé. Efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement par les Laborat. T. SYBO, 34, rue Saint-Lazare, Paris. (joindre timb.).

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

CE QUI SE PASSE

Film hebdomadaire, par Marius Larique



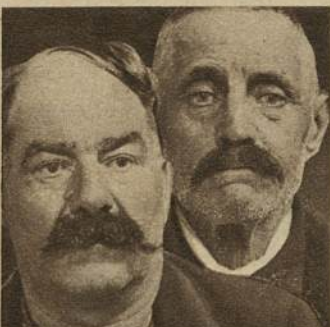
Le professeur Pauchet fut victime d'un accident.



Pour la quatrième fois, on autopsie un berger du pays



Adrien Parquet avait révé faire mieux que Stavisky



Duchesne et Deroost, les faussaires de Courbevoie.



La police arrêta des voleurs internationaux.



Toulmet abattit sa femme à coups de revolver.



Aucher ne put se faire admettre à l'hôpital Bichat.

Lundi Il s'avère de jour en jour qu'on ne peut, avec les camions, que vivre en état de paix armée et qu'il faut sans cesse être vigilants. J'avais cru trouver le bon moyen de les laisser tranquilles, de montrer que je ne leur en voulais pas : « qu'ils soient sages, disais-je en un précédent article, qu'ils conduisent prudemment et nous aurons tôt fait de nous entendre ». Eh bien ! c'est à peu près comme si j'avais sifflé dans un violon. Les accidents ont continué. C'est un camion conduit par le chauffeur Robert Lebas qui, roulant à vive allure, ne peut freiner utilement et vient heurter l'arrière-gauche d'une voiture dans laquelle se trouvait le grand chirurgien Victor Pauchet, une des gloires de la science française. M. Pauchet a été très grièvement blessé. C'est, à Corneilles-en-Vexin, un camion conduit par un chauffeur ivre, Constant Mazzoli, au service d'un entrepreneur du Grand-Quévilly, qui renverse et blesse grièvement un cycliste, M. André Thonard. Décidément, j'aurai bien du mal à m'entendre avec les poids lourds et à me faire entendre d'eux.

Mardi Le Haut-Var, les gorges du Verdon, un paysage rude et désert, un décor admirable pour un film d'aventures américain. Or, depuis six mois, un drame s'est installé dans ce paysage que l'imagination d'un romancier aurait peine à évoquer. Un assassin mystérieux erre dans la montagne, fou ou révolté qui quette les bergers et les abat à coups de fusil. En moins d'une année quatre cadavres ont été retrouvés raides dans leur grand manteau de drap doublé de mouton, près de leurs moutons désormais sans guide. Cette semaine le tueur de bergers a accompli son quatrième crime. Le père Lucien Rouvier, presque un vieillard déjà, a été troué le dos criblé de chevrotines. L'angoisse étirent toute la région et au crépuscule tous les volets, toutes les portes des fermes isolées se ferment. L'actualité m'empêche de développer comme elle le mérite cette effroyable histoire sur laquelle nous reviendrons la semaine prochaine.

Mercredi Les laboratoires Fallières, qui débitaient une « poudre lubrifiante », dite Poudre des Indes contre les maux de pieds et l'usure des chaussures, avaient leurs bureaux 82, rue Lauriston. Ils étaient dirigés par M. Albert Baguette. Au 34 du boulevard des Italiens se trouvait la Société de publicité des Nouveautés industrielles, dont le directeur était M. Parker. La Société d'études et d'exploitation des inventions, elle, était sisée 4, rue Herrau et avait à sa tête M. Duteil. Un office de logements à louer s'était installé, sous la direction de M. Piat, 55 rue du Faubourg-Montmartre. Un bureau de placement contre cautionnement, dont M. Lafon était l'animateur, s'ouvrait 19, rue Montmartre, tandis qu'un établissement de même espèce, dirigé par M. Fourcade, fonctionnait 241, boulevard Saint-Germain. Mais tous ces gentlemen : Fourcade, Lafon, Piat, Duteil, Parker et Baguette n'en faisaient qu'un : Adrien Parquet, émule au petit pied de Stavisky. Parquet, comme de juste, a été déferé au Parquet.

Jeudi Les faux-monnaieurs s'en donnent à cœur joie depuis que l'Etat, nous retirant les francs-papiers si commodes et, somme toute, assez difficiles à imiter, a rempli nos poches (c'est façon de parler, car en ces temps impécunieux, je vous assure que les miennes ne sont pas trop lourdement chargées) d'un métal aussi encombrant que suspect. Cet argent qui n'en est pas offre bien des tentations aux habiles coquins qui savent le secret des savants alliages. Comment en un plomb vil l'argent impur s'est-il changé entre leurs mains, bien matin, ma foi, celui qui le découvre. Un amateur de curiosités m'a un jour montré deux pièces de dix francs, en me demandant quelle était la bonne. Je n'ai pu le dire. « Eh bien, m'a-t-il avoué en me la désignant, c'est la fausse pièce qui, au poids et au titre du métal, vaut le plus cher des deux. » En quel temps vivons-nous ! Cela n'empêche d'ailleurs pas les faussaires d'être arrêtés, comme hier, à Courbevoie, Léon Duchesne, le forgeron, et Deroost, le soudeur.

Vendredi M. Arthur Saville, de Bradford (Angleterre), avait rencontré à Paris son compatriote Kennedy qui lui dit : « Vous êtes riche, M. Saville, il faut faire travailler votre argent. Je connais un banquier de la Cité, M. Mac Kenna, qui est de passage dans cette ville. La Bourse n'a pas de secrets pour lui, et il gagne à tous les coups. » La présentation eut lieu. Deux jours plus tard, Mac Kenna remit mille livres à M. Saville en lui disant : « Je t'achète : « J'ai joué pour vous. Voici ce que j'ai gagné. » M. Saville, ébloui, prit le premier train pour Londres, où il se fit établir, par virement, un crédit de 10.000 livres sur Paris. C'est cette somme de 744.500 francs, qu'il s'appropriait, dans un café des boulevards, à confier à ses amis, Kennedy et Mac Kenna, qu'accompagnaient d'eux autres gentlemen, lorsque les policiers, alertés par la banque de M. Saville, survinrent fort à propos pour arrêter le quatuor. M. Saville n'est pas encore remis de son émotion. Et on dit que les Anglais sont méfiants !

Samedi Louis Toulmet brutalisait sa femme, Clotilde. Ils divorcèrent. Elle garda leurs deux enfants et s'occupa de les élever. Louis, pris de remords, vint retrouver Clotilde et obtint son pardon. Ils se marièrent de nouveau. Voilà quatre mois, il l'abandonna une seconde fois. Elle se remit courageusement au travail pour nourrir ses petits. Elle entra au service d'un cabaretier de Villeneuve-Triage. L'autre jour, elle voit entrer son mari. Il boit deux verres de vin au comptoir, et sort sans lui adresser la parole. Mais dans un second bistro, il annonce à la débitante qu'il va « butter » sa femme. On connaît le mauvais garçon. Les gendarmes sont prévenus. Ils arrivent pour voir la pauvre Clotilde s'écrouler au seuil du café, atteinte de deux balles. Arrêtés, Louis Toulmet a été conduit à la gendarmerie : « C'est de sa faute, a-t-il déclaré avec une grande simplicité. Ça fait quatre mois que je ne l'ai pas vue et elle me reçoit comme un chien ! » Que voulez-vous ? Il est susceptible, ce garçon-là !

Dimanche C'est une étrange histoire. Près du bastion 42, boulevard Bessières, une discussion entre plusieurs individus s'éleva l'autre soir, et dégénéra bientôt en rixe. L'un des antagonistes tomba, inanimé. Transporté à l'hôpital Bichat, par des agents accourus au bruit de la bagarre, il ne fut pas admis car il ne portait pas trace de blessures. Dans la nuit, le malade, M. Louis Aucher, expirait à son domicile. L'autopsie révéla qu'il était mort des suites des violents coups de poing qu'il avait reçus. Son meurtrier présumé, Léon Gadey, trente ans, fut arrêté. Il déclara qu'il n'avait fait que gifler Aucher et qu'il n'avait voulu ni le tuer ni même le blesser, mais seulement le punir de s'être montré trop entreprenant. Selon lui, Aucher lui aurait fait, dans une vespasienne du boulevard Bessières, des propositions qui, pour être nettes, n'en étaient pas moins répugnantes. Tel est son système de défense, qui présente cet inestimable avantage d'être sans réplique puisque celui qui pourrait y trouver à redire est mort...



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL No 46

Franco de port et d'emballage

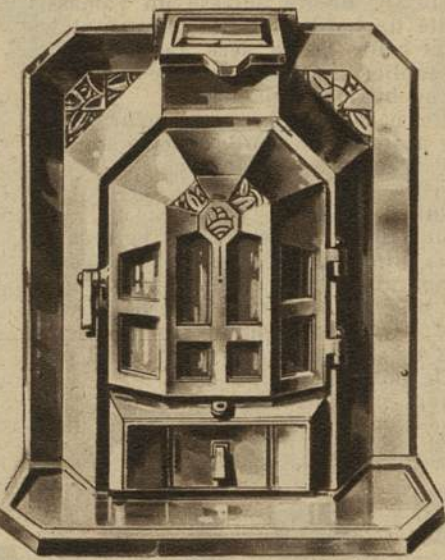
Premier versement 1 mois après la livraison

Faculté de retour

N° 24. CHEMINÉE roulante toute émaillée céramique gris-bleu, vert, bleu ou marron. Cette cheminée est spécialement étudiée pour brûler du grain d'anthracite. Les portes de chargement et de foyer sont garnies d'amiante, ce qui empêche les émanations d'oxyde de carbone. Une valve de réglage permet une réglementation parfaite du rendement calorifique. Haut. 59 cm. Larg. 47 cm. Cubage chauffé 90 mc. 372 francs.

Payables : 31 francs par mois.

N° 25. Même modèle. Haut. 68 cm. Larg. 58 cm. Cubage chauffé 120 mc. 498 francs.
Payables : 41 fr. 50 par mois.



BULLETIN DE COMMANDE D 26

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer une N° émaillée (indiquer la couleur) au prix de Fr. que je paierai Fr. par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux (Paris 979).

Fait à le 193

Nom et prénoms Signature :
Profession ou qualité
Domicile
Département
Gare

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e)



GRATUITEMENT PROCUREZ-VOUS L'AMOUR ET LA CHANCE

Par la possession de la mystérieuse FLEUR IRRADIANTE

Envoyée à l'essai pendant 15 JOURS sans engagement de votre part.

≡ Cette fleur éternelle au parfum magique lumineuse dans la nuit sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre nativité d'après les rites millénaires de PAMIR et les immuables principes astrologiques des MAGES D'ORIENT
≡ La Science même s'incline devant sa puissance des PREUVES SCIENTIFIQUES et des ATTESTATIONS PAR MILLIERS nous parviennent même des gagnants de la LOTERIE NATIONALE et sont à votre disposition.
≡ Incrédule aujourd'hui vous ne le serez pas demain et vous ne regretterez pas de m'avoir écrit.
≡ Choisissez la fleur que vous désirez, rose ou œillet blanc, sûr de son pouvoir je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai.
≡ Pour toute demande je joindrai à l'envoi, votre horoscope, les chiffres qui vous sont favorables d'après votre portrait graphologique GRATUITS.
Indiquez vos prénoms, date de naissance (heure et lieu si possible) écrivez vous même et joignez 3 francs en timbres si vous le désirez pour frais divers d'envoi discret.
(délai de préparation 10-15 jours)
Prof T. AOUR, 30, rue Franklin, LYON
Lui seul vient vraiment d'Orient

J'AI MAIGRI EN 8 JOURS DE 2 KILOS

(sans rien absorber)
m'a écrit une correspondante j'offre gratuitement recette facile, sans danger pour maigrir, en secret, entièrement ou amincir à volonté la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc. Envoi discret sous pli fermé. Ecrire en citant ce journal à M^{me} R. LARGIER, 12, Rue Daubigny, Paris (17^e).

RÈGLES douloureuses, irrégulières, normalisées par la FANDORINE.
CHATELAIN, 2, r. de Valenciennes, Paris. 8.50, 1^{er} 9 fr.

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remède WOODS, 10, Archer Street (219 TAC), Londres W 1

FAITS DIVERS

DEUIL, RUE DE LA JOIE



Avignon (de notre correspondant particulier).

Le jour des obsèques de Mme Marthe Montagard, le joyeux « Tabarin » fut transformé en chapelle ardente

UNE impressionnante série de tragédies dans lesquelles s'agitent les mêmes tristes héros s'est abattue, depuis quelques semaines, sur le quartier réservé d'Avignon.

Cela commença le 15 août, le saint jour de Marie. *Détective*, lors, a conté comment la sous-maîtresse du « Tabarin », Bernadette Lapeyre, dite « Maya », avait abattu à coups de revolver Xavier-François Forni, interdit de séjour, mieux connu sous le nom de « Spada ».

Quinze jours après, deuxième drame que *Détective* encore dut faire connaître et qui mit en scène le nouveau et principal personnage : le « tricar » Michel Nicolini, dit « Michel-le-Corse ». Celui-ci, pour mettre fin à une rivalité qui dressait l'une contre l'autre sa femme, Octavie Bodesco, et Ouerdia Beniklef, dite « Oujda-la-Tatouée », supprimait froidement celle-ci de deux balles de revolver en plein ventre, à la terrasse du « Restaurant des Ouvriers ».

Traqué, « Michel-le-Corse » parvint à disparaître. Il vient brusquement de rentrer en scène, et c'est encore pour tuer...

Il était un peu plus d'une heure. La propriétaire du joyeux « Tabarin », Mme Marthe Montagard, dite « Lily », gaie Marseillaise accorte et avenante, venait de rentrer du cinéma. Elle trouva sa sous-maîtresse, Maya, lasse, et Lulu, une fidèle pensionnaire, en proie aux affres d'un mal de dents :

— Tu es fatiguée, Maya, et toi aussi, Lulu ? Allez vous reposer. Je resterai seule ici jusqu'à la fermeture.

Maya venait à peine de monter dans sa chambre et Lulu allait la suivre, lorsque la porte d'entrée, donnant sur la place de la Madeleine, s'entr'ouvrit.

Un homme apparut, immobile, dans l'entrebâillement. Il était

vêtu d'un pardessus au col relevé, et un feutre était rabattu sur ses yeux.

Malgré ces précautions, on l'avait aussitôt reconnu :

— Michel-le-Corse ! s'écrièrent les pensionnaires, affolées.

Mme Montagard se leva crânement pour aller refermer la porte sur l'intrus.

Deux détonations claquèrent. Mme Montagard, atteinte au ventre, s'écroula, tandis qu'une pensionnaire venait de recevoir une balle égarée dans le pied droit.

Dans sa chute, Mme Montagard avait saisi la poignée de la porte que maintenait Michel-le-Corse et s'était abattue, sur le dos, derrière le tambour d'entrée, le front contre un radiateur.

Michel-le-Corse fit un pas à l'intérieur et, tournant le dos aux témoins terrorisés, il déchargeait à nouveau son arme, par quatre fois. Puis, en un clin d'œil, il avait disparu, refermant violemment la porte derrière lui.

En un bond, Michel-le-Corse traversait la place de la Madeleine, à cette heure, déserte.

Un homme accompagnait, dans l'ombre, l'assassin, et tous deux dévalaient les escaliers conduisant à la rue Saint-Etienne. Une auto, dont le moteur tournait et dont une portière était ouverte, les attendait. Ils s'y engouffrèrent.

Mais, à ce moment, le brigadier de la Sûreté Bérard, ayant terminé son service de nuit, rentrait paisiblement chez lui, à bicyclette. Au bruit des coups de feu, il accourut. Devant lui, à une centaine de mètres, passèrent les deux ombres qui fuyaient. Il eut le temps d'identifier Nicolini, l'homme traqué depuis le meurtre d'Oujda-la-Tatouée. Il prit son revolver et fit feu au moment où les hommes montaient dans l'auto, qui démarrait.

Les phares, aussitôt, s'éteignirent. Dans

la nuit s'engagea la course inégale de l'homme contre l'auto.

La voiture, accélérant sans cesse son allure, allait s'engager sur le pont suspendu qui traverse le Rhône et donne accès à la route de Nîmes, lorsque le conducteur aperçut un barrage de gendarmerie organisé pour couper la route aux voleurs d'un camion automobile, signalé de Lunel. D'un brusque coup de volant, la voiture prit la direction de Lyon en suivant les remparts du tour de ville. Les gendarmes, à leur tour, dans leur auto, prirent les fuyards en chasse ; mais, quelques kilomètres plus loin, la piste était perdue et il fallait revenir bredouille.

Transportée à l'hôpital Sainte-Marthe, Mme Montagard rendait, dimanche matin, le dernier soupir. Toute intervention chirurgicale avait même été jugée inutile.

Ses obsèques ont décoré le « quartier de la joie » d'une note funèbre assez inattendue. L'ardent « Tabarin », morne, tendu de noir, n'était plus qu'une chapelle ardente devant laquelle défilèrent, consternées, les larmes aux yeux, toutes ces dames du quartier...

Henri BECRIAUX.

C'est dans ce même « Tabarin » (Ci-dessous) où Bernadette Lapeyre (Ci-contre) abattit un interdit de séjour, que Michel-le-Corse (à droite), quinze jours après, tuait Mme Montagard.



CE QUI SE JUGE

Film de la semaine, par Pierre Bénard

Lundi Mme Lelabourier avait peur de son mari. Alors, elle l'a tué. Cela s'est passé le 28 janvier dernier, à Bagnolet, 205, avenue de Pantin. Jules Lelabourier était chauffeur de taxi. Il était, paraît-il, buveur, joueur et violent. Ces défauts, il les avait déjà quand Mme Gerorgette Guyonnet, veuve de guerre, devint sa maîtresse. Mais on pardonne tout à son amant. Ils se marièrent et tout commença à aller mal. Les scènes succédèrent aux scènes et, un beau jour, Lelabourier quitta le domicile conjugal. Mais l'amour était resté dans son cœur. C'est ainsi qu'il réapparut, cinq mois après, un soir, devant le petit pavillon de Bagnolet. Il frappa à la porte et appela. Reconnaisant sa voix, Mme Lelabourier se saisit de son revolver, qui est devenu, comme on sait, un ustensile de ménage qui a sa place entre la boîte à sel et la boîte d'allumettes. Elle tira. Lelabourier est mort. Mme Lelabourier a été acquittée. Depuis que les femmes ont pris l'habitude d'appliquer elles-mêmes la loi sur l'ivresse, la répression est particulièrement rigoureuse.



Pour corriger son mari, Mme Lelabourier le tua net

Mardi Le général Bardi de Fourtou a comparu devant la 11^e Chambre correctionnelle. Le général Bardi de Fourtou n'est d'ailleurs plus général. En effet, dans l'armée, quand un officier se conduit mal, on le remet dans le civil. Ce qui, on l'avouera, n'est pas très flatteur pour les civils. Mais cela prouve que si les militaires se recrutent parmi les civils, les civils se recrutent quelquefois parmi les militaires. On faisait grief à l'ex-général des démarches qu'il avait faites au Comité des Forges, et auprès du sous-secrétaire d'Etat à la guerre, en faveur d'une société d'automobiles qui devait lui remettre 15 % sur chaque marché.

Ainsi ce brave général, en prélevant une commission d'un taux flatteur, se préparait, à sa façon, à la guerre d'usure. Après réquisitoire du substitut Vallet (un vilain nom pour un représentant de la Justice indépendante), l'ex-général Bardi de Fourtou (dans sa poche) a été condamné à dix-huit mois de prison et trois cents francs d'amende. Au « clou », mon général !



A son tour, Bardi de Fourtou ira au « clou ».

Mercredi Raoul Bondil était épicier à Aix-en-Provence. Ce n'était pas le doux petit épicier de Montrouge, chanté par François Coppée. C'était plutôt l'épicier qui voit rouge. En effet, quand, le 25 août 1934, M^{re} Albertin, huissier, se présenta au magasin de Raoul Bondil pour expulser celui-ci, qui refusait de payer son loyer, il ne se contenta pas de lui offrir des pruneaux puisés dans un bocal, ce qui aurait pu avoir la valeur d'une protestation symbolique. Il prit bel et bien un revolver et tira sur le malheureux huissier qui s'effondra, mort. Devant la Cour d'assises, Bondil expliqua : « A la pensée de perdre mon gagne-pain, j'ai perdu la tête. » L'huissier a perdu la vie. L'avocat général Germer-Durand réclama la peine de mort. M^{re} Grisoli demanda l'indulgence du jury. Celui-ci n'accorda que les circonstances atténuantes, ne voulant tout de même pas aller jusqu'à reconnaître cette thèse hardie que, devant un huissier, on est en état de légitime défense. Bondil a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.



L'épicier Bondil vit rouge et tira sur l'huissier.

Jeudi Le banquier Cachard a comparu devant la première Chambre de la Cour. Cachard était un des nombreux hommes de paille de Stavisky, hommes de paille qui avaient du foin dans leurs bottes. Cachard était le directeur administratif de la Foncière, entreprise qui avait émis un emprunt de cent millions, garanti par des obligations sans valeur. Cachard expliqua qu'il n'était qu'un employé docile. « Stavisky, déclara-t-il, me reprocha d'avoir fait faire une opération désastreuse à la Foncière. » L'opération désastreuse fut surtout pour ceux qui se laissèrent prendre aux boniments de Cachard. Après réquisitoire de l'avocat général Séramy, et plaidoirie de M^{re} Donard-Dreyfus, Cachard a été condamné à deux ans de prison et 1.000 francs d'amende. On ne nous a pas dit quels furent ses bénéfices dans l'affaire de la Foncière, mais on a l'impression que, malgré tout, il s'y retrouve. Et puis, en tirant deux ans à l'ombre, Cachard, homme d'affaires, a toutes les veines ; car, dans deux ans, la crise sera peut-être finie.



Lieutenant de Stavisky, Cachard moisira en prison

Vendredi Georges Bresson avait vingt et un ans. Gerorgette Sertilange aussi. Elle faisait le trottoir pendant que lui, à la maison, faisait la cuisine. C'était un petit ménage très uni. Or, un soir de 14 juillet, Mercier, dit « Riquet », remarqua Gerorgette. Elle lui plut. Il la prit sans plus de façon. Mercier pesait 120 kilos. Il exerçait depuis quinze ans la profession de maquereau. Mais Gerorgette, passée sous la tutelle redoutable de « Riquet », regrettait Georges. « Riquet » consentit à la rendre au jeune homme, moyennant une indemnité de 250 francs par semaine. Hélas, à l'échéance, on ne put payer les 250 francs à « Riquet ». Alors, « Riquet » reprit Gerorgette. Et, histoire de lui faire entrer le métier dans la peau, il la bourra de coups. Georges vint au secours de sa Gerorgette et abattit « Riquet ». La Cour d'assises de la Seine l'a condamné à 10 ans de réclusion. 10 ans pour la peau d'un maquereau, c'est cher au moment où on parle justement de faire baisser le prix du poisson.



Paramour pour Gerorgette, Bresson devint meurtrier.

Samedi Touhami Boubeker, originaire du département d'Oran, était venu en 1924 en France. C'était, si on en croit ses différents employeurs, un excellent travailleur, actif et économe. Il mit ainsi de côté une somme de 10.000 francs. Ignorant l'usage du compte en banque ou du livret de Caisse d'Epargne, il confia cette petite fortune à une dame Morot, dont il avait fait la connaissance. Confiance et argent bien mal placés. En effet, quand l'Arabe réclama à Mme Morot ses 10.000 francs, celle-ci refusa de les lui rendre. Exaspéré, au cours d'une discussion qui se déroula le 14 mars dernier, rue Amélot, Touhami Boubeker blessa de deux coups de revolver Mme Morot. Sans rien comprendre à ce qui lui arrivait, car, dans son pays, on a tout de même le droit de châtier ceux qui vous barbotent votre pèze, il comparaissait devant la Cour d'assises de la Seine. Malgré un réquisitoire très modéré de l'avocat général Gaudel, il a été condamné à cinq ans de réclusion. Ça lui apprendra à faire des économies...



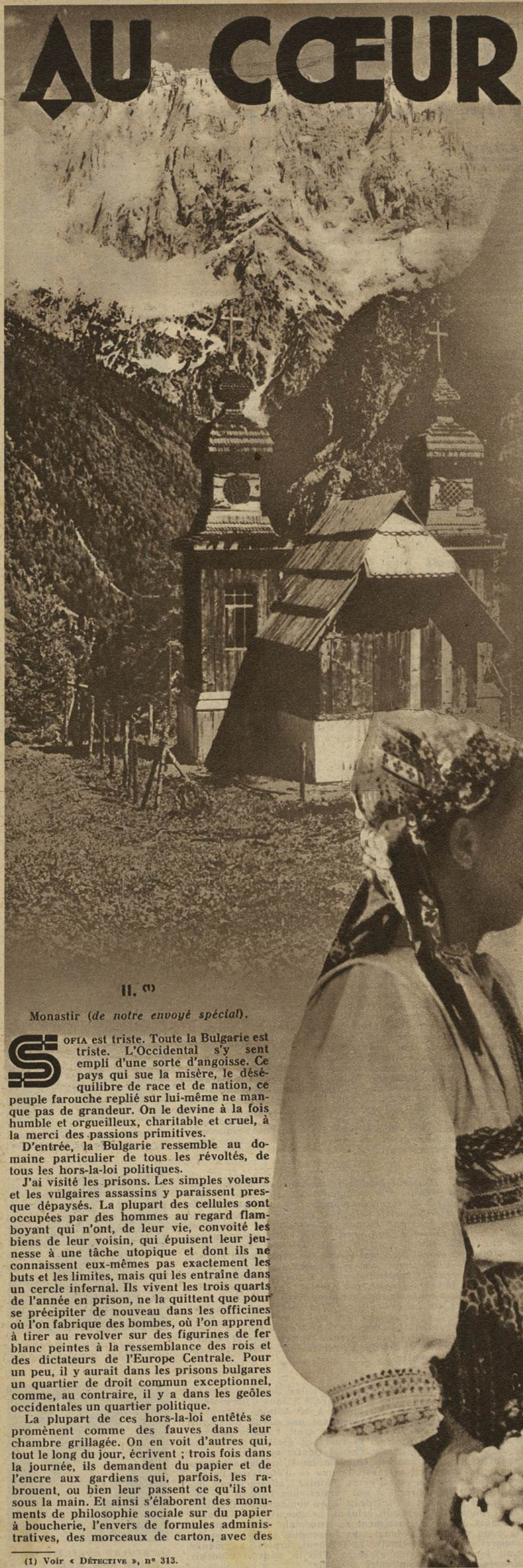
Le grand tort de Boubeker fut d'être trop économe !

Dimanche Robert Quatre voulait installer dans les cafés des appareils à sous d'un système interdit par la loi. Il s'en ouvrit à un nommé Girardeau. Celui-ci lui répondit que, moyennant une petite indemnité mensuelle de 15.000 francs à qui de droit, l'affaire pourrait s'arranger. Qui de droit, en l'occurrence, était le service des jeux de la Sûreté générale. Robert Quatre versa trois mensualités. Mais, au bout du troisième mois, on lui saisit ses appareils. Robert Quatre estima que ce n'était pas de jeu et, avec un certain culot, porta plainte. L'affaire venait devant la 14^e Chambre. « A qui versiez-vous l'argent ? » demanda le président à Girardeau. « Au commissaire divisionnaire Oudaille », répondit celui-ci. Le commissaire Oudaille est mort. Mais c'est justement au lendemain de sa mort que la main de la loi, si longtemps suspendue, s'abattit sur les appareils de Robert Quatre. Le Tribunal, perplexe, a demandé huit jours de réflexion, d'ici là, pouvoir blanchir la mémoire du commissaire Oudaille.



Girardeau avait trouvé la « poule aux œufs d'or ».

AU CŒUR DU TERROR



II. 3

Monastir (de notre envoyé spécial).

SOFIA est triste. Toute la Bulgarie est triste. L'Occidental s'y sent empli d'une sorte d'angoisse. Ce pays qui sue la misère, le déséquilibre de race et de nation, ce peuple farouche replié sur lui-même ne manque pas de grandeur. On le devine à la fois humble et orgueilleux, charitable et cruel, à la merci des passions primitives.

D'entrée, la Bulgarie ressemble au domaine particulier de tous les révoltés, de tous les hors-la-loi politiques.

J'ai visité les prisons. Les simples voleurs et les vulgaires assassins y paraissent presque dépayés. La plupart des cellules sont occupées par des hommes au regard flamboyant qui n'ont, de leur vie, convoité les biens de leur voisin, qui épuisent leur jeunesse à une tâche utopique et dont ils ne connaissent eux-mêmes pas exactement les buts et les limites, mais qui les entraîne dans un cercle infernal. Ils vivent les trois quarts de l'année en prison, ne la quittent que pour se précipiter de nouveau dans les officines où l'on fabrique des bombes, où l'on apprend à tirer au revolver sur des figurines de fer blanc peintes à la ressemblance des rois et des dictateurs de l'Europe Centrale. Pour un peu, il y aurait dans les prisons bulgares un quartier de droit commun exceptionnel, comme, au contraire, il y a dans les geôles occidentales un quartier politique.

La plupart de ces hors-la-loi entêtés se promènent comme des fauves dans leur chambre grillagée. On en voit d'autres qui, tout le long du jour, écrivent ; trois fois dans la journée, ils demandent du papier et de l'encre aux gardiens qui, parfois, les rabrouent, ou bien leur passent ce qu'ils ont sous la main. Et ainsi s'élaborent des monuments de philosophie sociale sur du papier à boucherie, l'envers de formules administratives, des morceaux de carton, avec des

encres de toutes les couleurs, parfois faites de suie et de vinaigre, des plumes de toutes les sortes, jusqu'à l'éclat du bois aiguisé.

Parfois aussi, dans un recoin, on voit un homme qui n'est pas vêtu du veston élimé, de la chemise ouverte des théoriciens fanatiques. Il porte la culotte bouffante, la petite veste bordée, le bonnet rond des paysans. Il ne marche pas, il n'invective pas, il n'écrit pas. D'abord, il ne sait pas écrire. Il sait qu'il sera pendu demain ou dans huit jours. Il est résigné. Il trouve le temps long. C'est un comitadji, de cette race étonnante, soldat irrégulier d'une cause vague, devenu bandit de grand chemin et terroriste parce qu'il ne sait pas faire autre chose et n'aime pas autre chose dans la vie que de vivre de rapines, le fusil à la main.

Comme nous sommes loin de nos comitadjis légendaires de la Macédoine occidentale, qui se sont éteints l'un après l'autre dans des rencontres loyales avec les gendarmes et dont les survivants, lassés, ont pris femme et charrue dans les vallons de Thessalie !

Sous la pression des polices enfin unies pour cette œuvre d'assainissement, les derniers comitadjis se sont accrochés à la frontière helléno-bulgare ; mais ceux-là sont des

celets rituels d'argent des petites filles qu'il avait égorgées.

Un jour, il surprit, dans un village qu'il était en train de piller, cinq magistrats de Monastir qui faisaient je ne sais quelle tournée d'inspection.

— Des juges ! s'écria-t-il.

Il les fit lier à des chaises et égorger. Au moment où le couteau se levait sur le dernier, le malheureux dit à Ostranof :

— Tu ne me reconnais pas. Il y a quinze ans, tu avais débuté en commettant un petit vol. J'ai eu à te juger et je t'ai acquitté.

— C'est vrai ! dit le comitadji.

Et il lui laissa la vie sauve.

Quand Ostranof eut assez compliqué la politique intérieure des puissances macédoniennes, un accord intervint pour le museler. La Bulgarie dont il était sujet se chargea de l'opération. On fit intervenir la troupe, un authentique général, et Ostranof fut pris. Il est inutile d'insister sur ce qui lui advint.

Et c'est ainsi qu'à Monastir un haut fonctionnaire a pu me dire :

— Il n'y a plus de comitadjis. C'est-à-dire que leur puissance est détruite. Il reste bien quelques vieux ours rôdant dans les montagnes, mais qui n'ont pas plus d'influence ni d'intérêt que vos bandits corses, par exemple.

— Mais enfin, une race d'agitateurs, de terroristes ne s'éteint pas comme cela, et

lous affamés et féroces. Isolés, traqués, ils ne sont d'ailleurs plus que des outlaws voués aux coups de mains individuels.

Le dernier chef de bande a été pris il y a quelque temps. Il est vrai qu'il était le plus effroyable terroriste qui ait jamais ensanglanté la Macédoine et que le souvenir de ses exploits n'est pas près de s'éteindre.

Il s'appelait Ostranof. Au moins était-ce, parmi dix identités aussi différentes qu'artificielles, son nom le plus répandu. Pendant des années, il tint sous sa coupe la montagne de Monastir. Il commandait à une bande d'une vingtaine de gaillards résolus et, pratiquement, ne rencontrait pas de résistance. Les gendarmes en patrouille se défilèrent promptement à l'approche de la bande. Ostranof s'était taillé une sorte de province, rançonnant les municipalités, contrôlant les actes administratifs des chefs de village. Il entretenait ainsi, au carrefour des trois frontières, yougoslave, bulgare et grecque, une agitation qui ennuyait fort les gouvernements. De temps à autre, il appuyait son action d'un coup de force éclatant. Par deux fois, il fit dérailler l'Orient-Express ; deux fois, il rançonna les voyageurs et les touristes occidentaux habitués à la police scientifique et qui croyaient rêver en voyant surgir dans ce décor âpre et désolé ces hommes aux longues moustaches, vêtus de haillons rutilants, armés jusqu'aux dents et qui les dévalisaient dans la manière des brigands du XVIII^e siècle pour s'enfuir ensuite tranquillement.

Sa cruauté inutile avait un côté presque inhumain et les popes, dans les petits villages de la montagne, priaient pour qu'Ostranof ne les surprenne pas, comme pour écarter le démon. On raconte qu'il s'était fait une ceinture avec les pauvres bra-

C'était la fête de Demetrios et toute la population, défilante de joie sacrée, dansait sur la place du village.

la Macédoine est depuis toujours leur terre promise !

Celui qui me parlait sourit :

— Les peuples des Balkans sont maudits, ou prédestinés au désespoir. Tout leur est sujet à larmes, à revendications, à tentatives violentes pour rompre une chaîne qui ne tient rien que du hasard. Les comitadjis changent leur veste brodée contre un veston, et restent comitadjis.

Il se tut. J'eus l'impression de l'importuner et me levai pour partir. Il me reconduisit et, sur le seuil, eut comme un remords de m'avoir mal reçu, en tout cas de m'avoir déçu. Il eut son éternel sourire mystérieux, lointain et las.

— Ecoutez. Je ne voudrais pas vous avoir fait faire tant de chemin pour des phrases. Il y a un homme à voir, une sorte de pèlerinage à faire. Vous en tirerez ce que vous pourrez. Allez tout près d'ici, à Dovovna, un village. Vous y verrez un homme qui s'appelle Katuf. Bonne chance !...

☺ ☺ ☺

Trois heures d'auto, d'une auto qui aurait mieux fait d'être chenille, tant la route était défoncée qui m'amena à Dovovna. Une toute petite bourgade, en effet. Mais c'était la fête de Demetrios, le jour sacré des orthodoxes.

Une jeune femme, ou, plutôt, une jeune fille extraordinairement pâle apparut sur le seuil.

Les gendarmes qui, d'habitude, épiaient les comitadjis dans la montagne, faisaient trêve.



(1) Voir « DÉTECTIVE », n° 313.

DRISME

de la population, délirante de joie sacrée, les bras ballants dans les rues, vêtue autour du dimanche. Deux cafés, deux erges étaient des centres peu éloignés et réunissaient chacun l'enthousiasme de moitié de la population. On se pressait à l'un, on s'écrasait à l'autre. Ainsi, certaines de nos sous-préfectures, les des deux clubs sportifs adversaires. centre de l'un trônaient deux ou trois

temps qu'il ré-
it sur le maquis
cédonien, on
pelait Katuf
le patriarche
terrorisme ».

la
edo-
use-
gea-
ape,
oris.
rint.
onc-

dire
oien
non-
nce
par

de
et

terre

adits,
r est
tions
i ne
adjs
ston,

uner
it et,
s de
avoir
rieux,

avoir
cases,
pèle-
vous
a, un
s'ap-

aurait
était
toute
a fête
loxe.

paysans épais, couverts de haillons pous-
siéreux, et qui tenaient des fusils entre les
jambes. Dans l'autre, des gendarmes revêtus
de leur tenue de gala, gantés de blanc, pon-
tiffiaient. Je me documentai. On me répondit
avec simplicité :

— Ce café est celui des comitadjis des-
cendus de la montagne pour la fête. Les gen-
darmes se tiennent dans l'autre et se gardent
bien de changer de place.

— C'est habituel ?

— Pas tout à fait. Evidemment, les gen-
darmes, sauf quand, sous la pression de
l'opinion ou une lubie du gouvernement, on
organise une expédition, ne mettent pas
beaucoup d'empressement à traquer les
comitadjis. Mais aujourd'hui ils les évitent.
Comme de vieux camarades brouillés en-
semble, ils s'arrangent pour ne pas se ren-
contrer ce jour-là de l'année. Et c'est le plus
oli hommage de pitié à Demetrios le saint.
On m'indiqua la maison de Katuf. Il faut
que j'avoue tout de suite. Le village que

j'appelle Dovovna ne s'appelle pas exacte-
ment comme cela ; ni Katuf, Katuf. Il n'y
a aucune raison pour que je fasse pendre un
homme qui m'a reçu comme on le verra, et
mes lecteurs n'ont qu'à prendre ce que je
leur raconte comme parole d'évangile. Cette
histoire ne comporte que deux mots faux,
et ce sont les mots Dovovna et Katuf.

On me montra donc la maison de Katuf,
qui était au bord du village, et entourée, gar-
dée par une roseraie. Sachant que j'entrairais
chez un des plus féroces terroristes des
Balkans, je m'attendais à une réception com-
pliquée.

Or la porte était une barrière de bois sans
verrou. Je la poussai, j'entrai, je m'appro-
chai d'une baie qui me parut sans défense
et donnait sur l'intérieur de la maison. Alors
une jeune femme, ou plutôt une jeune fille,
apparut sur le seuil. Elle était extraordi-
nairement pâle et mince, avec des cheveux fri-
sés et épais, châtain clair. Elle était aussi
peu que possible macédonienne d'aspect.

Elle me regarda grave-
ment, avec deux petits
yeux bleus brillants, et
me dit deux ou trois
mots brefs, en grec. Je
lui répondis gauchement
en italien, mais
avec un tel accent
qu'elle m'adressa tout
de suite la parole en
français. Assez sotte-
ment je lui expliquai
que je voulais voir son
père. Et, en réalité, je
n'ai jamais su si elle
était la fille de ce Ka-
tuf. Elle écouta mes ex-
plications avec calme,
me dit d'attendre et
revint au bout de trois minutes en me fai-
sant signe de la suivre. Je fus introduit dans
une sorte de chambre meublée de tables et
de chaises de bois blanc. Des piles de livres,
de brochures étaient entassées dans les
coins. Une armoire basse, ouverte, laissait
apercevoir du linge froissé. Un homme me
regardait venir, assis près de la fenêtre
dans un fauteuil de rotin, les bras posés sur
les cuisses. Il avait un visage dur, meurtri,
hérissé de poils blancs d'une barbe de
quatre jours. Son regard éclatait, étonnant,
bleu foncé, d'une fulgurance maîtrisée au
fond d'orbites profondes.

Il parla en français avec application, en
cherchant ses mots, sans me quitter des
yeux, sans me dire de m'asseoir, mage effa-
rant, stupéfié, bloqué dans son rêve et son
immobile fureur.

— Vous profitez d'une surprise. Je vous ai
reçu parce que je voulais voir celui qui avait
entendu parler de moi et m'avait trouvé.
Personne ne me connaît. Je pense que vous
n'êtes pas assez vil pour révéler ma retraite.

D'ailleurs, chaque jour je m'éloigne davan-
tage de l'action directe et des procédés des
jeunes. Je ne suis plus au courant de leur
élan ; ils m'essoufflent. Comment m'avez-
vous trouvé ? On vous a dit que j'étais
le patriarche du terrorisme ? C'est
vrai. Depuis quarante ans, on n'a
rien fait, rien tenté dans les Balkans
sans mon contrôle, mon aide, et, à la
fois, mon autorisation. Je suis le plus
vieux, le premier membre de l'« O. K.
R. I. M. » bulgare.

« Il y a dix ans, nous avons pu espérer,
nous avons pu croire que nous obtiendrions
vraiment une révision des traités pour les
questions de race dans les Balkans, que nous
imposerions une sorte de république fédé-
rale où chaque peuple serait autonome.
Notre vainqueur a été Alexandre de Yougo-
slavie. Nous aurions effrayé tous les autres,
le régent Horthy, de Hongrie, et même le
chancelier d'Autriche. Lui nous a matés.
L'« O. K. R. I. M. » s'était affilié, avait fait
alliance avec l'Oustacha croate. C'est peut-
être ce qui nous a perdus. Placée hors de la
violence, de la franche insurrection, deve-

nue politique, presque admise, réglementée
par le jeu parlementaire, la révolution auto-
nomiste perdait toutes ses chances.

« C'est alors que j'ai compris, que j'ai
dit adieu à mon rêve et que je me suis retiré
ici. Les gens du parti continuent à venir me
voir, à me consulter. Il y a quelques se-
maines, des jeunes gens sont venus, qui
m'ont dit :

« — Nous allons tenter un grand coup !

« Ils étaient ardents, possédés. Je me suis
reconnu en eux. J'ai su, depuis. Alexandre
est mort, et c'était trop tard. Je pourrais dire
que, si tard, c'était inutile. La question des
races, des autonomies, dans les Balkans, ne
nous appartient plus. La question est plus
haute, c'est l'Europe qui tient le problème.

Les comitadjis et leurs fils, les forcenés de
Marseille, tuent pour rien, pour le plaisir,
pour le souvenir. Si on me désignait un
homme, un roi, un chef d'Etat dont la mort
délivrerait les races opprimées, si on me
convainquait de cela, je me lèverais, j'irais,
le revolver à la main, jusqu'au bout du
monde, pour le tuer. Je retrouverais mes
jambes, mon cœur, mon poignet de vingt
ans. Mais je n'y crois plus. Il faudrait un
messie pour me convaincre. Je suis vieux. Je
deviens sceptique et sentimental. Tenez ! ma
fille aime un sous-lieutenant de l'armée,
presque un gendarme !... Je la lui donne-
rai... »

Paul BRINGUIER.

Les conclusions des experts ferroviaires (ci-dessous) confirment entièrement l'exposé technique inséré dans le rapport Guillaume.

n'avait leur a-
 près leur Prince soit
 teller qu'il était n'aurait
 rasé, qu'il que ce toxique
 inhalé (qu'il que ce toxique
 incontestables dans les
 de la victime. Ce dernier
 sans discussion médicale
 se du suicide.
 ant, que va-t-il arriver? m'a
 que lorsque je lui ai apporté
 de cette enquête. De braves gens
 être entre eux, selon qu'ils se-
 convaincus de l'assassinat ou du
 conseiller Prince?
 hommes parvenus à une conclusion
 met de braves gens. que nous es-
 il faut en finir.
 exceptionnelle. il convient
 exceptionnelles. une prime im-
 noire qui dénonce ses
 trait-on pas
 ble à tout
 il y a —

e-ci : qu'il
 une affaire des mesures
 On accorde l'impunité, le pardon
 complices, au faux monnayeur
 l'impunité et une prime considérable
 qui dénoncerait les complices ? — si assassins
 n'a pas tué. Que peut-il craindre ?
 Cette suggestion vaut ce qu'elle vaut. Y en
 at-il d'autres ? Qu'on d'accord là-dessus, c'est
 et nous sommes tous de plus disparaître sur une
 trouver le moyen ou suicide — qui est crimi-
 affaire — qui doit rester uniquement crimi-
 nelle et non pas politique ...

Henri DANJOU.

*M^{rs} Garçon et Poignard,
avocats de la partie civile,
s'entretiennent avec M.
le juge d'instruction
Rabut, du Parquet de Dijon*

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 84.100 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 84.108 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 84.114 : Carrières administratives.

Broch. 84.120 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 84.128 : Tous les emplois réservés.

Broch. 84.133 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 84.137 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 84.146 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres).

Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 84.151 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 84.155 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 84.162 : Marine marchande.

Broch. 84.167 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 84.175 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 84.179 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chimiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-repasseuse, couturière, modiste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chimisier, professorats).

Broch. 84.186 : Journalisme ; secrétariats. — Eloquence usuelle, rédaction littéraire.

Broch. 84.191 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 84.197 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

BON - NATUREL - SAIN BYRRH PARFAIT TONIQUE

M^{ME} PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie, Gie, Manoscopie qui transforme les épreuves ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

SECRET ÉGYPTIEN INFAILLIBLE
14, rue de Turin, 14, Paris. « M^o Liège ou Europe ».

Sage-Fem. Dipl. F. M. P. Pens. Cons. H. H. 92, rue St Lazare (9^e) Discr.

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?

CONSULTEZ Mme Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, cour 3^e ét. sauf samedi et dim.



8 Fr. DEPUIS L'USINE

Superbe Montre bracelet forme ronde

Spiralchronomètre, lumineux 14 f.

En argent contrôlé... 39 f.

En forme tonneau, chromé... 39 f.

Dame, plaqué or ou argent... 35 f.

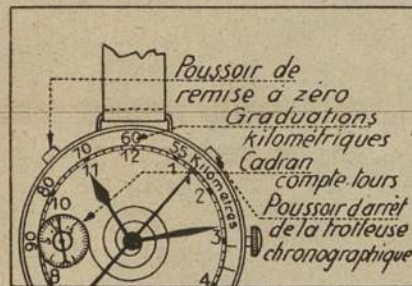
Env. cont. rembours. - Garantie 10 Ans

EV LYNDY, MORTEAU p. Besançon

CHRONOSPORT 1934

Comme précédemment :

- 1° La montre indispensable pour l'heure
- 2° L'aiguille chronographique donnant temps et vitesses



Mais encore désormais :

- 3° Un poussoir d'arrêt de l'aiguille chronographique
- 4° Un cadran compte tours totalisateur
- 5° Un poussoir de REMISE A ZÉRO

C'EST UN VÉRITABLE TACHYMÈTRE

Garanti 5 ans. Échange admis. Envoi contre Remboursement

Avec bracelet cuir boîtier nickelé... 45 FR.

Modèle luxe chromé... 55 Fr.

USINES EV LYNDY MORTEAU près Besançon
Dépôt à Paris : 75, Rue Lafayette
Métro : Cadet - Gares : Nord, Est et Saint-Lazare

Sans rien payer d'avance, demandez-nous un magnifique ouvrage illustré :

LE DOMAINE COLONIAL FRANÇAIS

suivi d'un aperçu sur les Colonies Étrangères

RÉSUMÉ DES MATIÈRES :

Tome I. — HISTOIRE COLONIALE : Premiers efforts. — Le

Canada. — Richelieu, etc. — L'Algérie. — L'Expansion. — La

Grande Guerre, etc. — L'ORGANISATION ADMINISTRATIVE. —

LE RÉGIME ÉCONOMIQUE : La Terre, le Travail, la Production, les

Habitants, la Vie régionale, etc. — LA POLITIQUE COLONIALE. —

LES VIEILLES COLONIES.

Tome II. — L'ALGÉRIE. — LA TUNISIE. — LE MAROC. —

L'AFRIQUE OCCIDENTALE. — L'AFRIQUE ÉQUATORIALE.

Tome III. — MADAGASCAR. — L'INDOCHINE. — LA SOMALIE. —

L'Océanie. — CAMEROUN. — TOGO. — SYRIE. — COLO-

NIES ÉTRANGÈRES.

Tome IV. — MONOGRAPHIES : Produits d'origine animale. — Les

Bois. — Les Produits végétaux. — Les Minéraux, l'or, etc. — LES

ARTS INDIGÈNES. — LA MÉDECINE ET L'HYGIÈNE. — LE

COMMERCE, les moyens de communications. — LES CARRIÈRES

COLONIALES, etc.

PRIN des 4 vol. reliés

480 fr. payables

après réception.

30 Francs

par

mois

au comptant net

430 fr.

Histoire - Industrie - Agriculture

Mœurs - Vie - Coutumes - Beaux-Arts

publié sous les auspices de

L'UNION COLONIALE FRANÇAISE

Préface de M. le Maréchal LYAUTEY.

Conclusion de M. Albert SARRAUT, Sénateur,

Président du Conseil des Ministres.



Nombreux collaborateurs sous la direction de Georges HARDY, Albert DUCHÈNE, C. A. LE NEVEU.

4 remarquables volumes abondamment illustrés, grand format, 23 x 31 cm.

Véritable ENCYCLOPÉDIE COLONIALE, brisée de plus de 2000 clichés, d'illustrations hors texte

dans le texte, cinéma d'images aux films prodigieux, complété par une cartographie en couleurs étendue, notre ouvrage est remarquablement imprimé sur beau papier couché, ses quatre volumes in-4^e (format 23 x 31 cm. présentés dans une luxueuse reliure en cuir fauve avec attributs et titres frappés en or aux dos.

Indispensable à chaque famille, aux colons d'aujourd'hui et de demain, Le Domaine Colonial Français sera désormais à la portée de tous, grâce à nos facilités de paiement (30 francs par mois).

NOTICE DÉTAILLÉE GRATIS SUR DEMANDE

4 volumes reliés, 1920 pages de texte sur

format in-4^e, beau papier couché,

60 planches hors texte, 2000 gravures

et cartes en couleur, 2000 d'illustration.

Bulletin à copier ou signer et envoyer à

DÉTECTIVE - PUBLICITÉ

35, rue Madame, PARIS (6^e)

Veuillez m'adresser franco en France : Le Domaine

Colonial Français, 4 vol. reliés, 480 fr., que je payerai

30 fr. par mois.

Ou au comptant 430 fr. ci-joints ou contre rem-

boursement.

Nom

Profession

Domicile

SIGNATURE :

GRATUITEMENT UN PHONO



vous est offert à titre de propagande pour lancer notre marque, en donnant la réponse du rébus ci-dessous et en vous conformant à nos conditions.

CONCOURS



Avec ces trois dessins, trouvez le nom d'un grand homme d'Etat Français universellement connu, dont toute la vie fut consacrée à son Pays.

Réponse.....

Envoyez votre réponse en découpant cette annonce.

Joindre une grande enveloppe timbrée portant votre adresse aux

Ets EMYPHONE (Ser. Concours 64) 4, R. du Château-d'Eau, Paris-X^e

Lire dans

MARIANNE

Le grand hebdomadaire illustré

des romans de
SACHA GUITRY
COLETTE

des reportages de
J. KESSEL
ANDRÉ MAUROIS

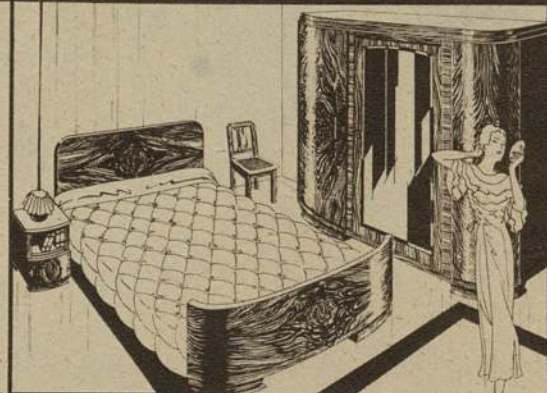
et

un document inédit signé de

Georges Hainaux

(JO-LA-TERREUR)

13 pièces sacrifiées!



N^o 823 - Chambre bombée "MIRACLE", ronce noyer vernie, armoire bombée 3 portes, grande glace, larg. 1'40, tiroir bijoux intérieur, 1 lit corbeille larg. 1'40, 1 table liseuse marbre, sommier bonne qualité, matelas bonne qualité, traversin, 2 oreillers plume, couverture fantaisie, 2 chaises assorties, 2 carpettes modernes. Complète.

Les 13 pièces sacrifiées à .. 2.595

GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT SUR DEMANDE REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES LIVRAISONS GRATUITES A DOMICILE DANS TOUTE LA FRANCE Usines et Ateliers : 52, r. des Poissonniers (à 150 m. des magasins) Visitez tous les matins

GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18^e)

(Ne pas confondre ! La seule entrée de nos magasins est au N^o 55)

Succursales : LE HAVRE 19, Rue du Chillon ■ LILLE 114, Rue Nationale

MARSEILLE 11, Rue Montgrand ■ NANTES 27, Rue du Calvaire ■ TOULOUSE 63, Boulevard Carnot

DEMANDEZ NOTRE

CATALOGUE-ALBUM

ENVOI GRATUIT

BON à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1^o l'Album général d'ameublement. 2^o l'Album de literie, divans, studios et mobiliers sacrifiés. Rayer la mention inutile.

276



DETECTIVE

LE VERTIGE

Dans une vie atroce de galanterie, il y eut une heure où

MARIE LEMOINE

eut sa chance et atteignit à l'apogée de la fortune et du succès. Mais ce ne fut que pour chavirer plus brusquement dans la débauche et s'avilir jusqu'au crime.

(Lire, pages 2, 3 et 6, la dramatique enquête de Luc DORNAIN.)